

Université de Montréal

De l'usage de la lettre dans *Histoire de ma vie*
de Jacques Casanova

par
Christine Bélanger

Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maître
en études françaises

décembre 2003

© Christine Bélanger, 2003



PQ

35

U54

2004

v.029



Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé
« De l'usage de la lettre dans *Histoire de ma vie* de Jacques Casanova »

présenté par
Christine Bélanger

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

..... **Ugo DIONNE**

président-rapporteur

..... **Benoit MELANCON**

directeur de recherche

..... **Francis GINGRAS**

membre du jury

Sommaire

On sait aujourd'hui, grâce aux différents recueils publiés par les casanovistes, que, vers la fin de sa vie, Jacques Casanova entretenait une correspondance florissante. De plus, on se rend vite compte, en lisant ses Mémoires, intitulés *Histoire de ma vie* (1789-1798), qu'en tant qu'homme de lettres représentant à merveille son siècle il aura toujours eu recours à la lettre. En effet, les Mémoires abondent en lettres : lettres incluses dans d'autres, lettres de recommandation et billets, « écrits », placets et réflexions sur l'écriture. La lettre s'y fait omniprésente, au point où il n'est plus possible de la considérer comme simple ornementation, preuve ou « effet de réel » ; les lettres rythment l'œuvre à leur manière, elles font partie du texte, mais elles sont aussi posées à sa source, elles concourent de façon effective au déroulement du récit et de la narration, tout en dressant un portrait de l'auteur et de ses personnages.

Il semble cependant que les critiques ne se soient pas intéressés à cet essaim postal disséminé à travers les trois mille sept cents pages de l'œuvre ; pourtant, il est, à notre sens, fondamental à sa compréhension. Le caractère performatif des lettres incluses dans *Histoire de ma vie* est révélé par les suites qu'elles entraînent. De plus, si

elles jouent un rôle primordial dans la vie quotidienne de l'auteur, elles introduisent aussi une forme mineure dans un genre qui naît à l'époque de la rédaction d'*Histoire de ma vie* : l'autobiographie.

Afin d'examiner les usages de la lettre dans les Mémoires, nous avons effectué une recherche exhaustive en relevant toutes les lettres incluses dans *Histoire de ma vie*, à cela, nous avons cru bon d'adjoindre des lettres de la correspondance privée de l'auteur qui nous semblaient fondamentales quant à l'explication de l'usage épistolaire dans certaines circonstances. Le premier chapitre de ce mémoire sera consacré à la définition de notions telles que la lettre et l'épistolaire, mais aussi à l'étude historique des genres littéraires que sont les Mémoires et l'autobiographie. Nous verrons dans le deuxième chapitre que les lettres sont partie intégrante d'une stratégie de vraisemblance qui accrédite le discours de l'auteur, stratégie dont il se servira pour (ré)écrire sa vie. Le troisième chapitre sera consacré premièrement à l'usage de la lettre comme support de l'autoportrait, puis à son usage dans l'ébauche de trois différents types de portraits et enfin à sa contribution au portrait de l'activité épistolaire du XVIII^e siècle. C'est donc dans un double mouvement, à la fois de création et de recreation, que nous examinerons ces lettres qui, finalement, fonderont l'œuvre majeure de Jacques Casanova.

Mots clés

- Casanova
- XVIII^e siècle
- Autobiographie
- Épistolarité
- Mémoires

Abstract

If we know today that Jacques Casanova was, at the end of his life, entertaining a flourishing correspondence, it is because of the different collections published by the « casanovists ». Moreover, we soon realize, by reading his Memoirs, entitled *Histoire de ma vie* (1789-1798), that as a man of letters representing marvelously his century, he always used the letter form. In fact, the Memoirs are full of letters : letters included in others, letters of recommandation, notes or short letters, pieces of writing, petitions and reflections on writing. The letter is so omnipresent that it is not possible to consider them as simple ornament, proof or signs of reality; the letters give the work its rhythm by their own way, they are part of the text, but they also are put at its origin; they work towards the progress of the story and of the narration, while drawing a portrait of the author and its characters.

It seems though that the critics have not shown any interest in that « dispositif postal » spread throughout the three thousand and seven hundred pages of the work; yet, it is, to our sens, fundamental to its understanding. The « performative » character of the letters included in *Histoire de ma vie* is revealed by the consequences that they bring out. Moreover, if they play an essential role in the day-to-day life

It seems though that the critics have not shown any interest in that « dispositif postal » spread throughout the three thousand and seven hundred pages of the work; yet, it is, to our sens, fundamental to its understanding. The « performative » character of the letters included in *Histoire de ma vie* is revealed by the consequences that they bring out. Moreover, if they play an essential role in the day-to-day life of the author they also introduce a minor form in a category that was born in the years of the redaction of the Memoirs : the autobiography.

In order to examine the uses of the letter in *Histoire de ma vie*, we have conducted an exhaustive research noting down all the letters included in the Memoirs. To this corpus, we have thought it would be relevant to append some letters from the private correspondence of the author because they seem fundamental to us, in light of the explanations of current epistolary usage they provide in certain circumstances. The first chapter of this thesis will be dedicated to the definition of notions such as the letter and the epistolirity concept, but also to the historical study of these notions through literary forms like the Memoirs and the autobiography. We will see in the second chapter that those letters are an integral part of a strategy of likelihood (« vraisemblance ») that give credit to the sayings of the author, likelihood that will serve him in the writing of his life. The third chapter will be devoted first of all to the usage of the letter in order to elaborate a self-portrait, then at its usage in order to constitute three

different portraits, and finally to dress up a portrait of the epistolarity activity of the eighteenth century. Therefore, it is in that double movement of creation and re-creation that we will examine these letters that, finally, are at the roots of the major work of Jacques Casanova.

Key words

- Casanova
- Eighteenth century
- Autobiography
- Epistolarity
- Memoirs

Table des matières

Sommaire.....	IV
Abstract.....	VI
Remerciements.....	XI
Introduction.....	1
* <i>Histoire de ma vie</i> : histoire éditoriale et critique.....	5
* Notre malle de lettres.....	8
I Qu'est-ce qu'une lettre ?	13
I.1 De la lettre.....	15
I.2 L'épistolaire, les Mémoires et la vraisemblance.....	18
I.3 Autobiographie et Mémoires.....	21
I.4 La lettre dans les Mémoires.....	26
II Les lettres à la source de l'œuvre.....	30
II.1 Jacques et Jean-Jacques.....	32
II.2 Une malle de lettres.....	37
II.3 Une stratégie de vraisemblance.....	40
III Le portrait et la lettre.....	45
III.1 L'autoportrait et la lettre.....	51
* Les lettres avant la lettre.....	51
* La présence quotidienne de la lettre.....	54
* Un homme d'importance.....	59
* L'homme libre.....	65
* Un homme d'honneur.....	67
* Du style.....	72

III.2 La lettre et le portrait.....	79
* Les rustres.....	80
* Les hommes de lettres.....	86
* Les monarques.....	92
III.3 Casanova et la lettre de son temps.....	99
* Le mouvement.....	101
* Comme une lettre à la poste.....	107
* De la frontière entre domaine intime et domaine public.....	109
* De la triangularité de la lettre.....	114
Conclusion.....	123
Bibliographie.....	130

Remerciements

Je voudrais commencer par remercier mon directeur de recherche, Benoît Melançon, pour sa patience, sa disponibilité et ses grandes connaissances dans les domaines de l'épistolatité et des études dix-huitiémistes. Je le remercie vivement d'avoir su relever mes « aberrances » avec « rigourosité »...

Mes parents, en acceptant de me faire un petit coin à la campagne pour me permettre de mener à terme ce projet, furent les témoins privilégiés de mes élans enthousiastes comme des mes désespoirs, parfois dignes de tragédies les plus éloquents. Je dois une grande part de cette réalisation à leurs encouragements répétés, à leur bienveillance, ainsi qu'à leur grande générosité. Merci de tout cœur.

Mes amis, en particulier les trois Marie, qui étaient toujours au bout di fil au bon moment, et avec les bons mots; Eric, pour les vraiens discussions dans la voiture, en roulant de la campagne à Montréal; et Frédéric, compagnon de bataille qui me rassura ô combien de fois.

Mes amours, A., qui a toujours veillé à ce que j'écrive.

Mes emmerdes, eh bien, c'est fini !

*Cette harangue historique vraie à la lettre est je crois
démonstrative...*

Casanova, *Histoire de ma vie*

Introduction

Si dans l'esprit que j'ai de plaire je me trompe, j'avoue que je serais fâché, mais non pas assez pour me repentir d'avoir écrit, car rien ne pourra faire que je ne me sois amusé.

Casanova, *Histoire de ma vie*

limiter la lecture de la correspondance de Jacques Casanova de Seingalt à celle des nombreuses lettres écrites et reçues durant la vie de l'écrivain serait passer à côté d'un corpus varié, étonnant, souvent drôle et touchant. *Histoire de ma vie* fourmille en effet de lettres diverses, de billets, d'« écrits » et de correspondances ponctuelles qu'il serait dommage d'écarter du corpus de la correspondance de l'auteur sous le seul prétexte qu'il n'a pas toujours été possible d'en retrouver les originaux au château de Dux, dernière résidence de l'auteur, où il avait pour fonction celle de bibliothécaire. Pourtant, les lettres d'*Histoire de ma vie* n'ont encore suscité l'intérêt de personne. Il faut dire que l'on a

longtemps été tenté, à tort, de distinguer le Casanova « aventurier » du Casanova écrivain.

C'est d'abord le Casanova « aventurier » qui intéressa ceux que l'on appelle aujourd'hui les casanovistes. Ces chercheurs, surtout français, italiens et allemands, pointilleux vérificateurs et scrutateurs d'archives répartis en trois générations à partir de la fin du XIX^e siècle, apportèrent des éclaircissements précieux sur la vie de l'auteur. Ils découvrirent plusieurs textes et traduisirent ceux qui avaient à l'être; ainsi leur doit-on la publication de plusieurs recueils de la correspondance de Casanova (car il faut souligner qu'une édition d'ensemble reste à entreprendre). Les principaux recueils concernent sa correspondance en général, comme celle publiée par Joseph Pollio et Raoul Vèse dans les *Pages casanoviennes*¹, mais une grande partie de ces publications sont en fait des recueils de correspondances plus restreintes, telles les *Lettres de femmes à Jacques Casanova*² d'Édouard Maynial ou sa correspondance avec Max Lamberg, éditée par Gustav Gugitz³. Les lettres découvertes par la suite ont été publiées dans les

¹ Pollio et Vèse (éd.), 1925-1926, tomes III à VIII.

² Maynial, 1912.

³ Gugitz (éd.), 1935.

revues *Casanova Gleanings*⁴ et *L'Intermédiaire des casanovistes*⁵. Rares sont les lettres d'*Histoire de ma vie* qui apparaissent dans ces recueils.

La réédition en 1993, chez Robert Laffont, du manuscrit original et intégral des Mémoires a soulevé un nouvel intérêt pour Casanova; on redécouvre l'auteur et son texte singulier. Jusqu'à cette date, « la recherche casanoviste s'était essentiellement attachée à l'étude des manuscrits et des problèmes soulevés par les aspects historiques des Mémoires⁶ ». Cette disponibilité du texte intégral et original permettra l'étude selon une optique plus littéraire, moins factuelle ou biographique, de l'œuvre majeure de Casanova. Déjà, en 1985, Chantal Thomas appelait de ses vœux une nouvelle orientation des études casanoviennes en publiant *Casanova; un voyage libertin* et elle devenait l'une des premières à cesser de « minimiser l'importance de l'écrivain et [de] simplifier le personnage⁷ ». Puis Philippe Sollers⁸, en 1998, réunissait à son tour, dans son *Casanova l'admirable*, ces deux figures de Casanova, et du coup fondait en un seul grand matériau tout ce que l'écrivain avait pu écrire. Mais s'il est un ouvrage à consulter impérativement dans le cas qui nous occupe, c'est le *Casanova*

⁴ Childs et Mars (éd.), 1958-1980.

⁵ Watzlawick et Luccicenti (éd.), depuis 1984.

⁶ Luna, 1998, p. 28.

⁷ Thomas, 1985, quatrième de couverture.

⁸ Sollers, 1998.

mémorialiste, de Marie-Françoise Luna⁹, véritable référence en ce qui concerne l'*Histoire de ma vie* et sa genèse, et excellente restitution du contexte littéraire de l'époque et des lieux. Dans ce mémoire consacré aux lettres enchâssées dans *Histoire de ma vie*, nous adopterons des points de vue semblables aux siens.

***Histoire de ma vie* : histoire éditoriale et critique**

S'il est aujourd'hui possible de trouver le texte intégral du manuscrit original d'*Histoire de ma vie* de Jacques Casanova de Seingalt dans presque n'importe quelle librairie, c'est par un concours de circonstances aussi rocambolesque que la vie de l'auteur. En fait, la première édition du manuscrit original, écrit entre 1789 et 1798, ne date que de 1960¹⁰. L'inaccessibilité du manuscrit original, gardé jalousement dans les coffres de la famille Braukhaus, descendants du premier acquéreur, aura fait en sorte que pendant près de deux cents ans plus d'un demi-millier d'éditions des Mémoires auront vu le jour, sans qu'aucune ne soit fidèle au texte original. Ainsi, la première édition des Mémoires est en fait une adaptation allemande de Wilhelm

⁹ Luna, 1998.

¹⁰ Casanova, 1960-1962.

von Schütz, d'après le manuscrit original¹¹. Puis paraissent en français, mais d'après l'adaptation de Schütz, des extraits d'une scandaleuse infidélité au texte original, à Paris, chez Tournachon-Molin¹². La fameuse édition de Jean Laforgue, professeur de français spécialement engagé par Braukhaus pour censurer et « nettoyer » le texte de ses italianismes, et ainsi produire une édition qui ferait une concurrence efficace à celle de Tournachon-Molin, sera publiée sous le titre de *Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même* entre 1826 et 1838¹³. C'est l'édition qui sera la plus reprise; c'est aussi celle qu'a publiée la « Bibliothèque de la Pléiade ».

Les différentes éditions du texte d'*Histoire de ma vie* posent donc d'entrée de jeu un problème méthodologique, à savoir le choix de l'édition de référence. Il va sans dire que nous nous fierons à l'édition de la maison Robert Laffont (1993), texte original qui a non seulement l'avantage d'être le seul intégral, mais aussi d'être le moins étudié. Il faut souligner que le caractère récent de cette publication ne signifie pas qu'il y ait absence de documentation sur Casanova ou sur *Histoire de ma vie*; cependant, beaucoup de chercheurs ont malheureusement pris pour texte de base une édition « falsifiée », ce qui a pour effet de

¹¹ Casanova, 1822-1828.

¹² Casanova, 1825-1829.

¹³ Casanova, 1826-1838.

fausser leur réflexion. À la lumière de ces éclaircissements, il sera aisé de comprendre que, pour cette recherche, il nous aura fallu effectuer une sélection particulièrement pointilleuse des ouvrages portant sur cet auteur.

En outre, étant donné le développement actuel des recherches sur l'épistolaire, nous avons cru que notre projet d'étudier l'usage de la lettre dans *Histoire de ma vie* venait en temps et lieu. Le sujet nous apparaît doublement neuf : d'une part, par rapport aux travaux sur Casanova, personne n'ayant abordé cette question; d'autre part, par rapport aux travaux sur l'épistolaire, le statut de la lettre incluse (dans un roman, un récit, au théâtre et, en ce qui nous concerne, des Mémoires) n'ayant guère non plus retenu l'attention des critiques. *Histoire de ma vie* présente encore un défi relatif à la nature même du texte : ce sont les Mémoires de l'auteur, et une grande part des travaux portant sur cet ouvrage sont à caractère biographique (ce sont des études consistant en des vérifications historiques, à savoir si ce que Casanova affirme dans *Histoire de ma vie* est vérifiable); or, bien loin de poursuivre dans cette optique, nous envisageons une étude plus littéraire, car la myriade de lettres qui parcourt le texte est digne d'intérêt en elle-même. Plusieurs questions méritent d'être explorées. Y a-t-il une raison pour justifier la prodigieuse quantité de lettres de

toutes sortes dans les Mémoires? En admettant qu'il y en ait une, quelle serait-elle ? Quels rôles joue-t-elle dans l'histoire de l'auteur et que révèle-t-elle à son sujet ? Il s'agira, en somme, de réfléchir à la finalité de telles insertions de lettres à l'intérieur du texte. Est-il possible, par exemple, qu'elles concourent à l'ébauche d'un autoportrait? Il est impératif, selon nous, de résoudre ces questions et de comprendre les usages de la lettre dans *Histoire de ma vie*. Il nous semble que révéler ces usages, c'est *relire* les Mémoires; c'est décacheter les secrets d'une manière d'être, de vivre et d'écrire.

Notre malle de lettres

Pour mener notre recherche, il nous a fallu premièrement faire l'inventaire complet de tout ce qui se rapporte à la correspondance dans les Mémoires, pour ensuite établir un classement systématique de toutes ces lettres — « lettres », « écrits », « envois », « placets », « quittances », « écritures », « instructions » et autres — selon leurs différentes manières de s'inscrire dans l'œuvre. Le résultat est impressionnant : nous avons relevé, dans les pages d'*Histoire de ma vie*, 519 entrées. Afin d'alléger le texte d'une énumération qui serait trop

lourde, nous avons regroupé les différentes modalités d'insertion de ces textes dans un tableau que nous donnons ci-dessous :

	Tome 1	Tome 2	Tome 3
Lettres	215	133	171
Transcrites	43	20	25
Mentionnées	172	113	146
Genres			
Lettres de recommandation	7	15	22
Lettres	93	77	74
Billets	36	14	29
Papiers	—	1	2
Écrits	32	14	28
Réponses	30	6	13
Placets	1	—	2

Autres	16	6	1
Autours de la lettre			
Correspondances	—	7	5
Copies	7	1	5
Lettres dans une autre lettre	12	5	5
Lettres <i>via</i> tiers	61	19	27
Traductions	6	—	6

Ce tableau illustre les différences de répartition des lettres selon le tome des Mémoires. La première section donne les totaux et les parts respectives des lettres transcrites dans les Mémoires ou des lettres seulement mentionnées (par un discours indirect ou par l'allusion). La deuxième section répartit les totaux selon le genre des lettres. La rubrique « autres » sert à désigner les lettres qui ont été qualifiées par Casanova par des termes tels « envoi », « nouvelles », « instruction » ou « avertissement » et qui, si nous les avons toutes incluses, auraient surchargé le tableau. La troisième section montre comment sont

réparties, à travers les trois tomes d'*Histoire de ma vie*, les structures d'inclusion des lettres, structures dont nous nous servons dans les chapitres de ce mémoire.

Le nombre total d'entrées ne correspond pas exactement au nombre de lettres données dans ce tableau, car il arrive que Casanova mentionne simplement qu'il « écrit des lettres », sans préciser leur nombre exact, et le cas se complique encore lorsqu'il s'agit de lettres incluses dans d'autres. En outre, certaines lettres reviennent plusieurs fois; il va sans dire que nous ne comptons qu'une seule entrée dans cette éventualité, même s'il reste qu'une telle lettre se trouve placée à chaque fois dans un contexte différent, dans une situation de réception autre qu'à son origine, ce qui fait qu'elle ne peut être considérée tout à fait comme la même qu'au départ.

Il est évident qu'analyser un corpus de cette ampleur dans son intégralité alourdirait la réflexion et se révélerait inapproprié pour un mémoire de maîtrise; ainsi avons-nous décidé de réduire le corpus des lettres en ne retenant que celles qui semblaient les plus pertinentes aux démonstrations exposées dans chaque chapitre. Par exemple, le deuxième chapitre traitera des lettres que Casanova dit être à la source de ses Mémoires. En proposant une comparaison avec Jean-Jacques Rousseau, qui lui-même tint un discours semblable au sujet des lettres

des *Confessions*, nous mettrons en lumière une stratégie de vraisemblance particulière au genre autobiographique. Le troisième chapitre sera consacré quant à lui à l'usage de la lettre dans le but de dresser différents portraits. Nous verrons qu'en premier lieu elles servent à l'édification de l'autoportrait de l'auteur; qu'en second lieu elles sont utilisées dans le but de faire le portrait de trois grandes catégories de personnages qui ont côtoyé Casanova : les « rustres », les « hommes de lettres » et les « monarques ». Nous démontrerons que les lettres mettent en scène deux sortes de tensions entre l'auteur et ces personnages, l'association et la dissociation, tensions qui contribuent au parachèvement de l'autoportrait. Finalement, on explorera les lettres d'*Histoire de ma vie* qui dessinent le portrait épistolaire du XVIII^e siècle.

Avant d'entreprendre ces démonstrations, il est primordial de clarifier certaines notions. Quelques réflexions théoriques feront l'objet de notre premier chapitre, où nous réfléchirons d'abord à la lettre, pour ensuite tenter de distinguer les termes d'autobiographie et de Mémoires. En dernier lieu, nous verrons ce qui a été fait dans le domaine des études littéraires au sujet de la lettre insérée dans une œuvre plus vaste.

I Qu'est-ce qu'une lettre ?

On m'a objecté que c'étaient les Lettres mêmes qu'on voulait faire connaître, et non pas seulement un Ouvrage fait d'après ces Lettres...

Laclos, *Les Liaisons dangereuses*

Les notions exposées dans ce chapitre sont celles qui seront utilisées dans le cadre de nos analyses. Aussi nous apparaît-il important de les passer en revue avant de nous livrer à quelque démonstration que ce soit.

Il est impératif, considérant que le sujet de ce mémoire est l'usage de la lettre dans *Histoire de ma vie*, de définir clairement la lettre. Cette définition nous amènera inmanquablement à celle d'épistolarité, plus récente, mais intimement liée à la première. Il s'agira aussi de montrer comment un concept commun au roman épistolaire et au récit fictif, la vraisemblance, est introduit par la lettre du fait de ses qualités formelles. Il faudra ensuite clarifier la distinction entre les termes d'autobiographie et de Mémoires, car elle est fondamentale quant à la nature du texte de Casanova. Nous verrons par après quelques exemples de critiques ayant étudié le phénomène d'insertions

de lettres dans des ouvrages littéraires, afin de voir quel sens ils donnent à ce procédé.

I.1 De la lettre

Il est de toute démarche scientifique de proposer une définition claire de son objet. Un dictionnaire contemporain, le *Robert*, donne une définition quelque peu mécanique de la lettre : « écrit que l'on adresse à quelqu'un pour lui communiquer quelque chose ». Si l'on cherche une définition plus précise, il faut remonter au Furetière :

*La lettre se dit d'un écrit qu'on envoie à un absent pour lui faire entendre sa pensée. Les amis s'écrivent des lettres de compliments, de nouvelles, de sciences, de curiosités, de consolation; les amants des lettres de galanterie, de tendresse; les procureurs, les agents, des lettres d'affaires, de recommandations...*¹⁴

Comme la lettre n'est pas seulement un moyen de communication, comme elle s'est immiscée dans la littérature depuis longtemps et comme notre objet d'étude est la lettre dans une œuvre de fiction, une définition plus littéraire nous semble nécessaire. Benoît Melançon dit de la lettre, dans son *Diderot épistolier*, qu'elle est « l'expression écrite d'un *je* non métaphorique (celui qui signe est bien celui qui dit *je*) à

¹⁴ Cité par Grassi, 1998, p. 2, d'après l'édition du dictionnaire de 1690.

l'adresse d'un destinataire, également non métaphorique¹⁵ ». La lettre est une forme d'échange textuel qui unit deux instances, communément appelées destinataire (celui qui envoie) et destinataire (celui qui reçoit)¹⁶. Ce dernier « peut aussi bien être un individu qu'un groupe, et ce groupe être directement visé par le destinataire ou imaginé derrière la figure d'un destinataire individuel¹⁷ ». La lettre implique *de facto* l'absence de l'autre, et ainsi elle opère une « fonction de substitution [...], ce dont témoignent la coalescence de [ses] diverses temporalités [...] et l'importance attachée au corps de celle-ci comme substitut de l'absent, parfois jusqu'au fétichisme [...]»¹⁸. Si la lettre est un moyen efficace pour « lutter contre le silence » et qu'elle s'apparente en quelque sorte au dialogue, elle a néanmoins « ses règles propres, qui ne sont pas celle de la conversation mondaine ou du dialogue philosophique¹⁹ ». Un problème se pose néanmoins : cette définition, de par son premier critère (les deux instances sont non métaphoriques), a pour effet d'éliminer toute lettre fictive ainsi que celles du roman épistolaire; elle ne s'applique qu'à la lettre dite familière. Comme nous traitons des lettres dans un ouvrage de fiction

¹⁵ Melançon, 1996, p. 47.

¹⁶ Bernard Bray propose, et nous y reviendrons au troisième chapitre, le terme d'« adlocutaire » pour désigner le destinataire, à condition que ce soit son nom qui apparaisse à l'intérieur de la formule de politesse. Ce terme nous apparaît parfaitement approprié, car il permet de distinguer les cas ambigus où une lettre est envoyée à une personne, mais destinée à une autre, par exemple.

¹⁷ Melançon, 1996, p. 47.

¹⁸ Melançon, 1996, p. 47.

¹⁹ Melançon, 1996, p. 48.

autobiographique et que l'on n'y trouve pas uniquement des lettres familières (il y a aussi des placets, des lettres de recommandation, etc.), nous serons donc appelée à considérer ces dernières en modulant les critères énumérés ci-dessus, à cause des différences génériques. N'oublions pas, cependant, que « la fiction épistolaire [prend] naissance dans les qualités propres de la lettre réelle²⁰ ».

Le mot *épistolaire*, du grec *epistellein*, désigne tout ce qui est « envoyé à »; par extension, il concerne toute correspondance, qu'elle soit d'un écrivain ou d'un inconnu, mais aussi les romans par lettres ou les lettres insérées dans les romans. Le sujet est donc vaste, et pas toujours cantonné dans des limites claires. Les théoriciens de l'épistolaire, qui depuis environ deux décennies tentent d'établir le champ théorique du genre, s'accordent en tout cas pour situer la lettre dans une espèce d'entre-deux : entre littéraire et ordinaire, entre norme et spontanéité, entre présence et absence, entre permis et interdit, ou entre individu et société²¹. Il s'agit d'un genre ambigu dont on peut relever les traces jusqu'en Grèce antique; la lettre est incontestablement une forme attestée par l'usage, mais c'est sans doute son entrée en littérature qui bousculera les conventions, en particulier celles relevant des normes de la vraisemblance.

²⁰ Melançon, 1996, p. 32.

²¹ Voir Grassi, 1998, p. 4-7.

Janet Gurkin Altman²², qui fait souvent office de référence lorsque l'on parle d'épistolarité, définit le concept d'épistolarité comme « l'utilisation des propriétés formelles de la lettre pour créer de la signification²³ ». Cette définition nous paraît importante dans la mesure où nous tenterons de montrer que Casanova a introduit des lettres dans ses Mémoires dans le but de créer du sens par le biais de propriétés formelles autres que celles qui relèvent de la narration classique. Si « [a]ucun genre n'accorde une place aussi grande aux lecteurs, tant dans l'univers narratif que dans la genèse des textes²⁴ », nous ne pouvons alors que mieux comprendre la stratégie de Casanova, car il ne cesse, et ce dès sa préface, d'apostropher ses lecteurs pour mieux les toucher.

I.2 L'épistolaire, les Mémoires et la vraisemblance

Bien que nous reconnaissons l'apport significatif des travaux d'Altman aux études littéraires, il n'en reste pas moins qu'ils sont utiles principalement dans le cadre de recherches sur les romans épistolaires, c'est-à-dire sur des romans entièrement construits par lettres. Ce n'est manifestement pas le cas en ce qui concerne *Histoire de ma vie*. Les

²² Altman, 1982.

²³ Citée par Melançon, 1996, p. 32.

²⁴ Citée par Melançon, 1996, p. 33.

lettres, dans ces Mémoires, ne forment pas la structure principale du texte, qui reste principalement de la prose narrative. Par contre, nous croyons pouvoir dégager un trait commun entre le roman épistolaire et le récit de vie fictif, la vraisemblance, qui dépend des qualités formelles de la lettre.

L'engouement littéraire pour les pseudo-mémoires épistolaires a certainement débuté vers la fin du XVII^e siècle avec les *Lettres portugaises*, que de prime abord tout le lectorat prit pour la véritable histoire d'une pauvre religieuse délaissée par son amant peu scrupuleux. À partir de la fin de la Régence, les goûts littéraires du public témoignent ostensiblement du penchant général pour les histoires vraisemblables :

Des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* à *La Vie de Marianne* ou au *Paysan parvenu*, des *Lettres d'une Péruvienne* à *La Nouvelle Héloïse*, la très grande faveur de ces formules narratives, même auprès des publics lettrés, témoigne des victoires acquises par la première personne au profit du roman²⁵.

Il semble que le lecteur ne se satisfasse plus d'histoires réalistes, de déroulements crédibles ni de personnages plausibles; ce que l'on veut lire, c'est bien la *véritable* histoire d'une personne ayant *véritablement*

²⁵ Chamayou, 1999, p. 77-78.

existé. Un des critères de base, pour tout ouvrage de fiction, aurait donc été la vraisemblance. On comprend dès lors aisément l'alliance de la lettre, qui reposerait sur une subjectivité sincère et vraie, avec les ouvrages de fiction :

En quittant les lisières où la cantonnait sa réputation d'écrivain mineur à vocation mondaine, la lettre semble donc avoir entraîné une recomposition du paysage esthétique; elle a activement participé en tout cas au grand croisement des genres et des styles [...] de ce siècle [le XVIII^e siècle]²⁶.

Les résultats qui découlent de cette alliance sont assez difficiles à codifier; ainsi des pseudo-mémoires ou de ce que l'on peut nommer le récit de vie fictif. Avec la lettre insérée, Casanova a non seulement utilisé d'une stratégie pour accréditer la vraisemblance de son *Histoire*, mais il a aussi participé au renouvellement du genre mémorialiste, en y introduisant cette forme mineure.

Il va de soi que la forme de base du genre mémorialiste, soit les Mémoires historiques, qui servaient à fixer, « pour la postérité et pour le lignage, les hauts faits d'un ancêtre glorieux, [...] en esquivant toute allusion à la vie privée ou à des mésaventures²⁷ », n'a pas disparu pour

²⁶ Chamayou, 1999, p. 151.

²⁷ Didier (éd.), 1994, p. 2319.

autant. Il y eut certes quelques productions notables au XVIII^e siècle²⁸, mais toujours dans le style classique. Le cardinal de Bernis, par exemple, ne citera dans ses Mémoires²⁹ que ses hauts faits et ne parlera jamais de Casanova, dont il a pourtant été l'ami intime et fidèle durant plusieurs années...

I.3 Autobiographie et Mémoires

Il est nécessaire, à ce point de la réflexion, de distinguer les Mémoires de l'autobiographie. Admettons que « les premiers concernent le monde, l'histoire et les autres, c'est-à-dire une certaine objectivité de l'événement, la seconde le *moi*, ses sentiments et ses souvenirs, autant dire une subjectivation radicale des faits³⁰ ». Ainsi, l'on dit que « les Mémoires sont centrifuges, les autobiographies centripètes³¹ ». C'est dire, enfin, que les Mémoires prétendent à la vérité factuelle de leur histoire et que l'autobiographe aspire à rendre sa véritable histoire sincère et crédible. Dans le même ordre d'idées, la vraisemblance sera un aspect notable du roman épistolaire.

À ce sujet, Anne Chamayou affirme, dans *L'Esprit de la lettre*, que « le développement du roman par lettres résulte d'un déplacement des

²⁸ Da Ponte, 1988 (1980).

²⁹ Bernis, 1986 (1980).

³⁰ Lecarme et Lecarme-Tabone, 1999, p. 47.

³¹ Lecarme et Lecarme-Tabone, 1999, p. 48.

critères esthétiques de la fiction et d'une redéfinition des concepts classiques de vérité et de vraisemblance³² ». La « vraisemblance » — au sens que lui donne cette critique —, condition *sine qua non* du roman du siècle précédent, aurait cédé la place, au XVIII^e siècle, non pas au « réalisme », mais à la « véracité ». La véracité serait plus efficace que le réalisme du fait que le récit passe par une subjectivité attestée : « la grande affaire des romanciers du XVIII^e siècle aura été moins de décrire ou d'analyser que de faire écrire, faire parler, faire penser³³ » des personnages. C'est ce que Michel Condé qualifie, lui, de « roman vraisemblable », qu'il définit comme « œuvre fausse mais vraisemblable : il entretiendra une relation chiasmatisque avec l'histoire conçue comme énoncé vrai, mais invraisemblable³⁴ », celui, par exemple, des *Mémoires historiques*. C'est cette définition de la vraisemblance qui nous servira ici, non celle d'Anne Chamayou.

Ce vraisemblable, d'abord romanesque, ne sera pas sans influencer quelques auteurs de la deuxième moitié du siècle, dont bien sûr Jean-Jacques Rousseau. En janvier 1762, au moment où les conséquences de la publication de *l'Émile* le tracassent, Rousseau envoie quatre lettres à monsieur de Malesherbes; il est aisé de déceler dans ces lettres une confession « où domine la valeur auto-

³² Chamayou, 1999, p. 75.

³³ Chamayou, 1999, p. 77.

³⁴ Condé, 1989, p. 47.

référentielle³⁵ », le prélude à ses œuvres plus tardives, et d'y saisir une prise de distance envers le genre canonique des Mémoires. La lettre-confession s'apparente en effet plus à l'autobiographie par son style et par sa démarche, parce qu'elle se présente « comme une narration, et non comme une description, [et qu'elle] présente une suite temporelle suffisante pour qu'apparaisse le tracé d'une histoire³⁶ ». Les auteurs de la fin du XVIII^e siècle évoluent vite, en fait, vers l'autobiographie; ainsi paraîtront quelques années plus tard, sous la signature de Rousseau, *Les Réveries du promeneur solitaire* (1782) ainsi que *Les Confessions* (1782-1789). Notons au passage que Casanova a vraisemblablement commencé la rédaction d'*Histoire de ma vie* en juin 1789³⁷.

Philippe Lejeune définit l'autobiographie comme le « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité³⁸ ». Selon lui, le principal critère qui la distingue des Mémoires est le sujet traité, la « vie individuelle, l'histoire d'une personnalité³⁹ ». Dans le cas de l'ouvrage de Casanova, en tout cas, pas d'ambiguïté. L'auteur tranche lui-même, dès sa préface, entre les différents genres qu'un lecteur potentiel pourrait attribuer à son

³⁵ Grassi, 1998, p. 101.

³⁶ Grassi, 1998, p. 101.

³⁷ Nous recommandons, au sujet du débat entourant l'année du début de la rédaction d'*Histoire de ma vie*, la lecture du texte d'Helmut Watzlawick, « Biographie d'un manuscrit », dans Casanova, 1993, p. XV-XXVIII.

³⁸ Lejeune, 1996 (1975), p. 14.

³⁹ Lejeune, 1996 (1975), p. 14.

volumineux ouvrage : « ... je n'écris ni l'histoire d'un illustre, ni un roman⁴⁰ ». Casanova dit qu'il écrit ses Mémoires, mais il précise qu'il ne s'agit pas de l'histoire d'un illustre. Autrement dit, il déroge au genre mémorialiste historique; de fait, *Histoire de ma vie* possède tous les critères, selon la définition de Lejeune, qu'une œuvre doit posséder pour être une autobiographie.

Le chevalier de Seingalt veut écrire l'histoire de sa vie : « Mon histoire [doit] commencer par le fait le plus reculé que ma mémoire puisse me rappeler...⁴¹ ». Casanova avait pour but premier de conduire son récit jusqu'à l'an 1797, comme en témoigne le titre complet de l'ouvrage, qui figure au début de la préface de l'auteur : *Histoire de ma vie jusqu'à l'an 1797*. Si tel avait été le cas, les deux instances de l'auteur auraient fini par se confondre, mais une série de circonstances auront fait qu'il ne dépassa pas la fin de l'année 1774 (son projet fut interrompu en plein chantier par la maladie et la tristesse).

Tout comme le roman, qui s'est largement modifié au XVIII^e siècle sous la poussée du vraisemblable, les Mémoires vont donc changer en devenant de plus en plus subjectifs, en évoluant peu à peu vers l'autobiographie. Le phénomène en soi mérite, par sa complexité, une étude approfondie, que les contraintes formelles de ce travail ne nous permettent pas de faire. Disons pour le moment que s'il est

⁴⁰ Casanova, 1993, I, p. 4.

⁴¹ Casanova, 1993, I, p. 4.

encore possible de trouver des Mémoires où l'affirmation d'objectivité aux yeux de l'histoire prime le récit fidèle d'une vie, comme c'est le cas pour les Mémoires du cardinal de Bernis, par exemple, en général, « la tradition des Mémoires au XVIII^e siècle se trouve grossie d'apports multiples qui, sans vraiment la couper de ses origines historiques, l'en éloignent de plus en plus⁴² ». L'immense dispositif postal inséré dans *Histoire de ma vie* est une des figures de ces « apports multiples ». S'il peut à prime abord être une preuve objective de l'authenticité du texte (par sa matérialité et, surtout, parce qu'elle est datée, la lettre s'inscrit dans une histoire vérifiable), il joue incontestablement un rôle subjectif :

On verra se développer, à travers les éléments autobiographiques qu'on y [dans *Histoire de ma vie*] rencontre, l'exploitation des différentes ressources possibles de la première personne : un « je » témoin de l'Histoire (celui du mémorialiste, qui peut se faire aussi critique, polémique, contestataire); un « je » de philosophe moraliste (fonction didactique ou idéologique, qu'autorise l'expérience humaine de l'auteur); un « je » à mi-chemin entre l'autobiographie et le romanesque, centré sur la recherche des valeurs personnelles, d'un sens à donner au destin; un « je » narrateur enfin, pris dans un discours adressé au lecteur.⁴³

⁴² Luna, 1998, p. 103.

⁴³ Luna, 1998, p. 47.

Précisons qu'à ces « je » nombreux, il faut ajouter le « je » de l'épistolier.

I.4 La lettre dans les Mémoires

Récemment, plusieurs théoriciens se sont intéressés aux mélanges génériques : les différents genres insérés dans le roman ont retenu leur attention, et la lettre n'y échappe pas. C'est notamment le cas de John W. Howland⁴⁴, qui a étudié la forme épistolaire au XVIII^e siècle et le phénomène des insertions de lettres dans les romans – ce qui est différent, nous le rappelons, des romans épistolaires. Il voit en cette pratique un moyen de *faire croire* à une plus grande proximité émotionnelle, même si la lettre est, toujours selon ses dires, le résultat d'une réflexion et d'une composition qui ne peut jamais être « la chose en soi », mais bien une recreation. La lettre, pour lui, se prête particulièrement au récit rétrospectif, car, au lieu d'être le reflet de pensées livrées à la page sans aucune restriction comme on s'y attendrait, la lettre est la reconstruction *délibérée* de sentiments et d'événements survenus dans le passé⁴⁵.

⁴⁴ Howland, 1991.

⁴⁵ Voir Howland, 1991, p. 101.

Plus près de notre objet, Marie-Gabrielle Lallemand⁴⁶ a proposé une poétique de la lettre dans le récit en analysant les lettres dans les œuvres de Mlle de Scudéry. Lallemand retrace la manière dont les lettres sont réparties et les diverses façons dont elles sont groupées dans l'œuvre de Scudéry, en plus de faire une typologie de ces lettres. Elle analyse aussi comment elles s'insèrent dans le récit et leurs modalités de présentation. Il reste néanmoins que son ouvrage est éminemment descriptif et que les données qui y sont exposées sont difficilement généralisables à d'autres textes.

Enfin, le texte qui aura retenu le plus notre attention, dans le domaine, est celui de Benoît Melançon intitulé « Le malentendu épistolaire. Note sur le statut de la lettre dans *les Confessions*⁴⁷ ». Ce texte vient à point nommé dans nos recherches, car il concerne un texte de la même époque que *l'Histoire de ma vie*, il est de même nature autobiographique et il comporte des insertions de lettres, à l'image du texte de Casanova. Melançon questionne l'usage que fait Rousseau de la lettre. Ce dernier prétend à une vérité qui serait attestée par les lettres, données comme preuves irréfutables, qu'il incorpore à son œuvre. Or Melançon en vient à la conclusion que cette démarche fait partie intégrante d'une stratégie de vraisemblance. Nous verrons que c'est aussi la stratégie de Casanova.

⁴⁶ Lallemand, 2000.

⁴⁷ Melançon, 1995.

Manifestement, il y a un engouement critique pour les œuvres mélangeant genres mineurs et genres consacrés. De plus, si la lettre prend une telle place dans ces études, c'est que l'on reconnaît l'utilisation de ses propriétés pour créer du sens.

Les Mémoires de Jacques de Casanova de Seingalt sont, nous l'avons mentionné, parsemés de lettres de toutes sortes. Nous ne tenterons pas d'en faire une typologie exhaustive ni un classement formel, même si en général nous pouvons dire, avec Anne Chamayou, qu'au XVIII^e siècle

la lettre se développe [...] selon deux tendances différentes : la première lui donne une consistance rhétorique tout en la maintenant dans un cadre de définitions assez étroit. La seconde favorise une pratique plus « naturelle », libérée des excès de codification⁴⁸.

Il faudra garder en tête cette définition pour bien comprendre le mélange hétéroclite de lettres incluses dans *Histoire de ma vie*, car, si Casanova sait manier les contraintes formelles classiques de la lettre, il sait aussi en jouer. Ce jeu, cette « pratique plus naturelle », fait partie du processus de construction de signification dans son œuvre.

⁴⁸ Chamayou, 1999, p. 15.

La lettre occupe une place importante dans *Histoire de ma vie*, la lecture du texte justifie au premier coup d'œil une telle affirmation. En effet, l'auteur la place d'emblée dans son monde, qu'il nous dépeint à rebours; elle ne cesse d'apparaître, de témoigner de la voix de l'auteur ou de celle d'un des personnages qu'il fait revivre avec sa parole propre. Le rythme impressionnant de ces apparitions n'est certes pas sans signifier quelque chose, aussi tenterons-nous de démontrer que ce dispositif n'est ni anecdotique ni aléatoire, qu'au contraire il participe à la démonstration autobiographique, qu'en tant qu'objet historique il est recyclé dans les Mémoires en formidable moyen pour esquisser un autoportrait, qu'il est enfin une sorte de métonymie, car « raconter sa vie, Casanova l'a toujours fait, de vive voix ou par écrit, dès ses plus jeunes années⁴⁹ ». Nous verrons à ce sujet que Casanova se représente souvent en train de réciter un passage fameux du récit de sa vie, et qu'il peint jusque dans ses plus infimes détails les moments intimes où il s'attable pour rédiger des lettres.

⁴⁹ Luna, 1998, p. 41.

II Les lettres à la source de l'œuvre

Je résolus donc de consacrer mes loisirs à bien exécuter cette entreprise, et je me mis à recueillir les lettres et papiers qui pouvaient guider ou réveiller ma mémoire...

Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions

Lorsqu'on lit les Mémoires de Casanova, la première chose qui frappe est l'extrême minutie dans le détail de chaque journée, les descriptions minute par minute des aventures de l'auteur. On se demande comment il fait, alors dans la soixantaine, pour se remémorer aussi précisément des événements datant de plus de quarante ans. Une bonne mémoire n'expliquerait pas à elle seule un tel exploit de récapitulation.

Malgré les quelques rares précisions formelles de la part de l'auteur quant à de possibles documents sources, nous nous doutons bien qu'il y en a eu. Certes, il y a les textes à nature autobiographique que Casanova avait déjà publiés en 1789, qui s'y retrouvent par la force des choses, mais les épisodes de l'*Histoire de ma fuite des prisons de Venise*⁵⁰ et du *Duel*⁵¹ ne sont, justement, que des épisodes. Le reste des événements et des anecdotes des Mémoires n'a jamais été relaté dans d'autres textes.

⁵⁰ Casanova, 2002.

⁵¹ Casanova, 1998.

Serait-il possible que d'autres documents soient à la source d'*Histoire de ma vie* ? Si tel est le cas, de quel genre de documents s'agit-il ? Quel est le discours de l'auteur au sujet de ces documents sources ? Est-il légitime de le croire ? En faisant un parallèle avec un auteur de la même époque, qui de surcroît donna au public un ouvrage de la même trempe qu'*Histoire de ma vie*, nous croyons pouvoir répondre à ces questions.

Jacques et Jean-Jacques

Nous savons aujourd'hui, après quelques débats à ce sujet⁵², que Casanova commença la rédaction d'*Histoire de ma vie* en avril 1789, sur les conseils de son médecin. L'auteur s'était fatigué à travailler au problème de la duplication du cube et en était tombé gravement malade. Dans une lettre datée du 17 mai 1789, le docteur James Colomb O'Reilly lui suggère de laisser ses travaux de géométrie et de s'adonner à des activités plus distrayantes :

Mais mon cher ami, il faut renoncer pendant quelques mois aux études sombres, qui fatiguent le cerveau, au sexe, il faut que vous soyez à présent un paresseux, et pour soulager [sic] en quelque façon vous

⁵² Lire à ce sujet « Plaisir d'une thérapie », d'Helmut Waltzlawick, dans Casanova, 1993, I, p. XVII.

n'avez qu'à récapituler les beaux [sic] jours passés en venise [sic] et des [sic] autres parts du monde...⁵³

Casanova obtempère et il semble vite prendre goût à se remémorer ses souvenirs, car bientôt il écrit à son ami Opiz qu'il « travaille treize heures par jour à l'histoire de sa vie, insistant sur le fait que ce travail est entrepris dans le seul but de se divertir⁵⁴ ». Son état de santé lui inspire quelques craintes quant à l'aboutissement de son projet, aussi travaille-t-il d'arrache-pied à rédiger ces pages qu'il veut mémorables :

Ou mon histoire ne verra jamais le jour, ou ce sera une vraie confession. [...] Elle ne portera pas le titre de confession, car depuis qu'il a été profané par un extravagant je ne peux plus le souffrir; mais elle sera une confession si jamais il y en eut⁵⁵.

Cet extravagant, on l'aura deviné, c'est Jean-Jacques Rousseau. À l'heure où Casanova écrit ces lignes, les derniers tomes des *Confessions* sont disponibles et il ne fait aucun doute que Casanova en connaissait l'existence⁵⁶. Si le ton est quelque peu méprisant, dans cette remarque au sujet de l'ouvrage de Rousseau, c'est sans doute parce qu'il croit pouvoir faire mieux avec le récit qu'il est en train de rédiger, mais peut-

⁵³ Watzlawick, dans Casanova, 1993, I, p. XVII.

⁵⁴ Watzlawick, dans Casanova, 1993, I, p. XVI.

⁵⁵ Cité par Lacassin, dans Casanova, 1993, I, p. II.

⁵⁶ Casanova fait de nombreuses références à Rousseau dans son œuvre, ainsi que des critiques de ses livres. Il rencontre notamment l'auteur en 1758. Voir à ce sujet Luna, 1998, p. 304.

être encore est-il déçu d'avoir été devancé... Dans l'incipit du Livre premier des *Confessions*, Rousseau y allait d'une formule semblable, en écrivant qu'il avait décidé de « faire un ouvrage unique par une véracité sans exemple⁵⁷ ». Casanova est prêt à relever le défi. Chacun est donc certain d'être le seul et le premier à pouvoir livrer un ouvrage où tout est dit. Si on peut relever des similitudes dans les commentaires portant sur la nature unique de leur texte, on peut aussi en relever sur les conditions de leur genèse.

Rousseau a entrepris la rédaction des *Confessions* à la suite de la demande d'un libraire d'Amsterdam, Michel Rey, mais aussi dans le but de se divertir de l'ennui que lui causait sa retraite⁵⁸. On a déjà indiqué les événements en cause quant au début de la rédaction d'*Histoire de ma vie*. Rousseau se disait persécuté par son entourage et par ses anciens collègues, Casanova est aussi malmené par les domestiques de son employeur :

Le lecteur me pardonnera, quand il saura que celui d'écrire mes Mémoires fut le seul remède que j'ai cru pouvoir employer pour ne pas devenir fou ou mourir de chagrin à cause des désagréments que les coquins qui se trouvaient dans le château du comte de Waldstein à Dux m'ont fait essayer. En m'occupant à écrire dix à douze heures par

⁵⁷ Cité par Melançon, 1995, p. 77.

⁵⁸ Voir Melançon, 1995, p. 77.

jour, j'ai empêché le noir chagrin de me tuer ou de me faire perdre la raison⁵⁹.

Ajoutons à cela les nombreux encouragements des correspondants de Casanova, dont le prince de Ligne et Max Lamberg, qui furent les premiers lecteurs des *Mémoires*. Casanova et Rousseau sont des écrivains retirés du monde, ils aspirent à ce que justice leur soit rendue (ou au rétablissement des faits) et ils comptent hardiment, même si c'est dit implicitement, sur les récits qu'ils vont livrer pour y parvenir. Mais les similitudes entre Casanova et Rousseau ne s'arrêtent pas là.

Ainsi, Rousseau dit ouvertement, dans *Les Confessions*, qu'il a orienté la rédaction à partir des nombreux documents qu'il avait conservés : lettres et papiers⁶⁰. Ses lettres agiraient en quelque sorte comme le squelette de son texte, autour duquel il peut déployer des commentaires, des doutes ou des récits. Chez Casanova, nous retrouvons aussi des mentions de ce genre. Par contre, il est beaucoup plus discret que son acolyte : les remarques de ce genre sont insérées au fil du texte et non pas à son début, comme c'est le cas chez Rousseau. Ainsi, il n'y a pas de longue plaidoirie en faveur de la vérité, mais plutôt des notes qui ressemblent à des précisions, de courtes phrases insérées entre deux paragraphes : « Toutes les lettres que je

⁵⁹ Casanova, 1993, III, p. 723.

⁶⁰ Voir Melançon, 1995, p. 78.

donne sont la traduction fidèle des originales que j'ai toujours conservées⁶¹ », par exemple. Parfois aussi, Casanova réitère ce type d'affirmation à l'occasion de l'introduction d'une lettre : « Voici la traduction de la lettre de Nanette que j'ai conservée comme toutes les autres qu'on trouve dans ces Mémoires⁶² ». Ces affirmations ne sont pas seulement valables pour les lettres. Au sujet d'un panégyrique qu'il a écrit à l'occasion de la fête du quatrième dimanche, pour la confraternité du Saint-Sacrement, Casanova affirmera qu'il « le conserve, et qui plus est, [qu'il] le trouve excellent⁶³ ». Le hic dans tout cela, c'est que les notes de bas de page de l'édition la plus récente et la plus fiable d'*Histoire de ma vie* (notamment celle accompagnant la dernière citation) affirment que « ni le panégyrique ni la plupart des lettres mentionnées dans ces Mémoires n'ont été retrouvées à Dux⁶⁴ ». Il n'y a donc aucune possibilité de faire une comparaison des lettres des Mémoires avec les originales, ce qui, de toute manière, reviendrait à participer à l'entreprise des casanovistes dont nous nous sommes dissociée.

⁶¹ Casanova, 1993, I, p. 687.

⁶² Casanova, 1993, I, p. 77.

⁶³ Casanova, 1993, I, p. 63.

⁶⁴ Casanova, 1993, I, p. 63.

Une malle de lettres

Nous savons aujourd'hui, grâce entre autres aux travaux de Marie-Françoise Luna, que, « dès sa jeunesse, Casanova s'est plu à conserver des souvenirs écrits des événements de son existence, ainsi que des documents de toutes sortes⁶⁵ ». Comme nous venons de le voir, il y a quelques indications à ce sujet dans les Mémoires, notamment à propos de lettres. Il faut dire que ses lettres compteraient parmi les objets les plus précieux. Il les trimballe avec lui, dit-il, à travers tous ses voyages, dans sa fameuse malle : « Rentrant à minuit, j'ai trouvé dans ma chambre la caisse où j'avais toutes mes correspondances, et les portraits en miniature qui m'intéressaient⁶⁶. »

Cette malle contenait probablement, outre sa correspondance et des portraits, ce que Casanova nommait ses capitulaires, sortes de petits cahiers à rapprocher du journal intime, où il écrivait tout ce qui lui était advenu durant la journée. Il y notait ses déplacements, le coût de divers articles et ses dépenses, des dialogues, les lettres qu'il envoyait et recevait, ses rencontres et plus encore, cela avec le soin maniaque d'un comptable aguerri. Ainsi, à la suite d'une rencontre avec le pape, Casanova s'exclame : « Quel plaisir pour mon âme d'avoir entendu de la bouche même de cette Éminence le pape traité de *coglione*

⁶⁵ Luna, 1998, p. 65-66.

⁶⁶ Casanova, 1993, II, p. 33.

(sot) et la préconisation de Tamborini ! J'ai d'abord mis ceci dans mes capitulaires⁶⁷. » Quand, dans *Histoire de ma vie*, il écrit que plus il vieillit plus il « regrette ses papiers⁶⁸ » et que « c'est le vrai trésor qui [le] rattache à la vie⁶⁹ », nous comprenons qu'il s'agit du contenu de sa malle.

Compte tenu des affirmations révélatrices parsemées dans *Histoire de ma vie*, compte tenu aussi des indications sur son « trésor » disséminées à travers le texte et compte tenu surtout des nombreuses similitudes entre *Les Confessions* et *Histoire de ma vie*, serait-il possible de supposer que Casanova, au même titre que Rousseau, se soit servi de ses lettres et de ses capitulaires — bref, du contenu de sa malle — pour la rédaction de l'*Histoire de ma vie* ? Ce qui nous porte à penser que c'est effectivement le cas est que presque aucune des lettres décrites dans les Mémoires n'a été retrouvée, et celles qui l'ont été sont toutes datées de la période de la retraite à Dux, soit à partir de 1785. Elles ne concernent pas les événements relatés dans *Histoire de ma vie*, car le récit des Mémoires s'arrête en l'an 1774. Le corpus de lettres inscrites dans *Histoire de ma vie* n'est par conséquent plus accessible dans son état original pour une éventuelle comparaison, si l'on souhaiterait s'y livrer. Selon Marie-Françoise Luna, c'est aussi le cas des capitulaires : « Ces "capitulaires" ont disparu, probablement détruits par leur auteur une

⁶⁷ Casanova, 1993, II, p. 603.

⁶⁸ Casanova, 1993, II, p. 387.

⁶⁹ Casanova, 1993, II, p. 387.

fois terminée la rédaction de l'*Histoire de ma vie*⁷⁰. » Luna stipule que seuls quelques fragments nous en sont parvenus et elle insiste bien sur le fait que « leur existence antérieure est en tout cas incontestable⁷¹ ». Il y a quelque raison de penser que Casanova jetait ces documents au feu, une fois ceux-ci réécrits, car il écrit lui-même dans sa préface que « si avant [sa] mort [il] devient sage, et s'[il est] à temps, [il] brûlera tout⁷² ». Le contenu de la malle lui est essentiel, dit-il souvent, mais il semble qu'il puisse envisager de le remplacer par une autre forme de memento : ses Mémoires.

Aux sources d'*Histoire de ma vie*, il y a aussi deux autres textes autobiographiques que Casanova publia de son vivant. Il y a d'abord *Le Duel*⁷³, court texte rédigé en italien et publié en 1780 à Venise. Ce récit relate l'histoire de son duel avec le *postoli* Branicki en Pologne en 1765. Huit ans plus tard, alors que Casanova est installé en Bohême, c'est l'*Histoire de ma fuite des prisons de Venise*⁷⁴, cette fois rédigée en français, qui paraît. On y découvre ses mésaventures en prison et la manière dont il s'y est pris pour s'en échapper, dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1755. Les passages qui ont trait à ces épisodes dans *Histoire de ma vie* sont presque identiques au contenu des deux textes antérieurs. La ressemblance est plus forte encore dans le cas de

⁷⁰ Luna, 1998, p. 66.

⁷¹ Luna, 1998, p. 66.

⁷² Casanova, 1993, I, p. 9.

⁷³ Casanova, 1998.

⁷⁴ Casanova, 1999.

l'*Histoire de ma fuite des prisons de Venise*, car jusqu'à la préface est frappante de similitudes avec celle des *Mémoires*. Il est clair que dans ces cas-ci Casanova s'est servi de documents antérieurs pour la rédaction d'*Histoire de ma vie*, que même pour des récits qu'il a faits tant de fois à voix haute⁷⁵ ses seuls souvenirs ne pouvaient suffire à la tâche. Et si c'était vrai également de ses lettres ?

Une stratégie de vraisemblance

Ainsi, la lettre aurait pu servir à Casanova de « guide » pour la rédaction d'*Histoire de ma vie*, tout comme elle a servi à Rousseau dans la rédaction des *Confessions*. Pour Rousseau, si l'on en croit Benoît Melançon, la lettre est « un guide plus fiable que les “souvenirs”, puisqu'elle est un signe tangible auquel se référer — à condition qu'elle n'ait pas été “déchirée”, “brûlée” ou “perdue”. Elle serait le garant de l'auteur, une preuve de ce qu'il avance, un matériau autour duquel élaborer un récit rétrospectif attesté⁷⁶. » Un problème se pose pourtant; comme le dit Melançon, les choses ne sont pas aussi simples. Les lettres qui apparaissent dans *Histoire de ma vie*, ainsi que celles des *Confessions*, sont des documents recopiés, ce qui peut laisser supposer

⁷⁵ Voir à ce sujet Casanova, 1999, p. 10-11.

⁷⁶ Melançon, 1995, p. 78.

une réécriture, qu'on ne pourrait évaluer que par la comparaison de celles du texte avec les originales (ce qui n'est pas toujours possible). Nous avons vu que dans le cas de Casanova nous ne sommes pas en mesure de le faire, sauf pour quelques rares exemples, qui sont d'ailleurs donnés en notes de bas de page de l'édition de 1993. Nous laissons donc ces comparaisons factuelles aux casanovistes, qui sauront en faire bon usage, et nous préférons nous concentrer sur le discours explicite de Casanova au sujet de l'usage de la lettre comme source d'*Histoire de ma vie*.

Le projet de Casanova est d'atteindre la « pure vérité », une confession générale inégalée, tout comme Rousseau tenta de le faire. Une différence entre ces deux auteurs est que Casanova ne livre pas le catalogue de ses lettres en guise de supposée preuve; il dit plutôt à plusieurs reprises qu'elles sont les copies des originales. Il serait plus juste d'affirmer qu'au lieu de se servir des lettres comme preuves il s'en sert comme prétexte. La lettre est là avant le texte (pré-texte) et le texte est vrai puisque la lettre était là avant lui. C'est ce que semble affirmer Casanova. Il tient pour acquis le fait que le lecteur croit qu'il s'agit d'une preuve, mais il se garde bien de laisser des traces. Les autres sources des Mémoires, comme par exemple les textes de nature autobiographique publiés auparavant et insérés dans *Histoire de ma vie*, pèsent lourd eux aussi dans la balance de la vraisemblance, encore que d'une façon distincte, comme on l'a vu.

Il y a plus de cinq cent dix-neuf lettres transcrites, mentionnées, évoquées, résumées, commentées, traduites ou recopiées dans les Mémoires. Leur usage est systématique et elles sont utilisées dans le cadre d'une stratégie visant la vraisemblance de l'œuvre. L'auteur ne croit pas nécessaire de l'affirmer, mais leur ancrage dans le texte est supposé l'assurer. Qui douterait d'une lettre amenée ainsi : « 1754. Le second jour de l'an, avant d'aller au casin, je suis allé chez Laure pour lui donner une lettre pour C.C. et pour en recevoir une qui me fit rire⁷⁷ »? La stratégie est efficace, car le lecteur ne se méfierait pas, *a priori*, d'une lettre introduite avec autant de prudence. Ancrage temporel, témoins et souvenir précis du moment de la réception sont autant d'éléments qui rassurent le lecteur sur la vraisemblance de la lettre en question.

On soulignera encore que, comme dans *Les Confessions*, les lettres « sont régulièrement jugées en fonction de leur efficacité. Si leur sort est de rester souvent lettres mortes, elles permettent à l'occasion au scripteur d'atteindre son but⁷⁸ .» Nous verrons ce sujet plus en détail au prochain chapitre (« L'autoportrait et la lettre »), aussi est-il suffisant pour le moment de dire que la lettre est un outil redoutable pour Casanova, une tactique efficace dans sa stratégie de vraisemblance.

⁷⁷ Casanova, 1993, I, p. 761.

⁷⁸ Melançon, 1995, p. 81.

Au sujet de la « vérité », Casanova avertit bien les lecteurs dans sa préface : il avoue avoir trompé des gens, bien que même l'ombre d'un remords soit invisible chez lui. L'épistolier qu'il est admet d'autant plus facilement son recours à la lettre et les « ratages de la communication⁷⁹ » qui la menacent, en faisant maintes fois la démonstration de ceux-ci, qu'il prétend ne rien taire, du positif comme du négatif. Ainsi, il explique comment il a berné la marquise d'Urfé, en organisant une fausse correspondance entre cette dernière et un génie inventé par lui, Sélénis⁸⁰. Une autre fois, il dépeint les talents du célèbre Cagliostro en ce qui concerne la contrefaçon de lettres⁸¹. Ou encore il donne l'exemple d'une fausse lettre d'un officier français qui tente de se faire passer pour un prince⁸². De ces exemples, nous devons retenir le fait que souvent c'est Casanova qui démasque le trucage, en s'octroyant un don inné en matière de lecture épistolaire. D'autres fois, il avoue de son gré avoir profité de ses talents et connaissances. Il souligne ainsi sa grande expérience en la matière et, en admettant ses fautes, « cet épistolier montre [comme Rousseau] qu'il dit tout et, suivant un argument récurrent, qu'il dit vrai; il est donc vrai parce que blâmable⁸³ ». Comment ne pas alors considérer son texte *vraisemblable*, puisque l'auteur donne l'impression de ne plus rien avoir à perdre,

⁷⁹ Melançon, 1995, p. 81.

⁸⁰ Casanova, 1993, II, p. 749.

⁸¹ Voir Casanova, 1993, III, p. 721.

⁸² Voir Casanova, 1993, I, p. 315.

⁸³ Melançon, 1995, p. 82.

puisqu'il se dépeint comme s'il avait atteint un tel degré de sagesse qu'il peut désormais dévoiler tous ses petits secrets ?

Il est impossible de savoir de façon définitive à quel point le dispositif postal inclus dans *Histoire de ma vie* est à la source des Mémoires. Nous savons par contre que plusieurs autres documents ont été employés au moment de la rédaction des Mémoires. Comme nous l'avons vu (notamment dans le premier chapitre), l'insertion de lettres dans les Mémoires donne *l'impression* d'une objectivation du sujet. Si, chez Rousseau, le rôle de la lettre dans *Les Confessions* « n'est qu'illusoirement celui de source documentaire⁸⁴ », il ne l'est pas plus chez Casanova. L'incorporation de « vraies » lettres vient simplement accréditer la volonté de vraisemblance de l'auteur. Il ne faut pas croire pour autant que cette vraisemblance soit objective, car les habiles démonstrations de Casanova ne nous ramènent qu'à « la prétendue sincérité du rédacteur, donc [qu'à] la pure subjectivité⁸⁵ ».

⁸⁴ Melançon, 1995, p. 78.

⁸⁵ Melançon, 1995, p. 88.

III Le portrait et la lettre

Tout ce que nous pouvons faire encore ne consiste qu'en portrait; et il n'est pas nécessaire de posséder un grand génie pour en faire, même de fort jolis.

[...]

Si un écrit de cette espèce n'est pas une véritable confession, il faut le jeter à la fenêtre.

Casanova, *Histoire de ma fuite des prisons de Venise*

Pourquoi tant de lettres dans *Histoire de ma vie* ? Leur résurgence constante doit nécessairement avoir une finalité, mais laquelle ? Leur présence nous oblige à considérer qu'elles sont là dans un but précis. La question alors est de savoir lequel.

À l'époque où Casanova décide d'entreprendre la rédaction d'*Histoire de ma vie*, le dernier tome des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau vient de paraître (nous sommes en 1789) et nous savons, par ses écrits, qu'il les a lues⁸⁶. À cette époque, nous assistons au glissement générique des Mémoires vers l'autobiographie. L'époque est

⁸⁶ Voir à ce sujet la préface de l'auteur dans *Histoire de ma fuite des prisons de Venise*, 1999, p. 9.

celle des grands changements de la Révolution, et l'aspiration à un espace égalitaire des esprits est un combat que l'on peut aussi saisir dans le domaine de la littérature. Si « c'est à Rousseau que revient le mérite d'avoir clairement montré la naissance de l'autobiographie par rapport au vaste champ des Mémoires homodiégétiques⁸⁷ », en particulier avec *Les Confessions*, il est clair qu'il n'est pas sans avoir influencé Casanova.

Le nom de Jean-Jacques Rousseau est le premier mot de l'avant-propos de l'auteur dans *l'Histoire de ma fuite des prisons de Venise*⁸⁸ (rédigé deux ans avant *l'Histoire de ma vie*), qui vient de lire *La Nouvelle Héloïse* et qui, pour justifier ce prologue, note qu'il est « de saison dans tout ouvrage⁸⁹ » d'en écrire un. Casanova, passé l'éloge, se plaint du ton moraliste de Rousseau en insistant pour dire que d'autres se sont déjà occupé de raconter leur vie dans ce genre de perspective. Aussi bien, alors, s'intéresser à l'histoire : « Je vous préviens que dans cette histoire vous ne trouverez rien de nouveau que l'histoire, car pour ce qui regarde la morale, Socrate, Horace, Sénèque, Boèce et plusieurs autres ont tout dit. Tout ce que nous pouvons faire encore ne consiste qu'en portraits⁹⁰. »

⁸⁷ Lecarme et Lecarme-Tabone, 1999 (1997), p. 51.

⁸⁸ Casanova, 1999. Texte écrit en 1787.

⁸⁹ Casanova, 1999, p. 9.

⁹⁰ Casanova, 1999, p. 9.

Nous voyons que, dans un texte autobiographique, Casanova hésite entre la subjectivité préconisée par Rousseau et l'objectivité des Mémoires canoniques, entre ce qui est « de saison » et ce qui est établi. Nous rencontrerons un curieux alliage des deux styles dans les textes de Casanova : un avant-propos revendiquera l'objectivité (à grands coups de mots tels « histoire », « vérité », « raison », etc.), mais l'auteur usera de procédés introduits par Rousseau, comme par exemple le « droit de tout un chacun à écrire son autobiographie et à la faire lire⁹¹ », ce qui n'était pas le cas auparavant. Casanova est bien conscient de la nouvelle dimension qu'il apporte au genre mémorialiste, car il soulignera dans sa préface qu'il n'écrit « ni l'histoire d'un homme illustre, ni un roman⁹² ». Il souhaite s'engager sur la même voie que Rousseau et il amorce de façon claire, avec l'*Histoire de ma fuite des prisons de Venise*, un procédé qu'il emploiera dans un texte plus vaste qui englobera ce premier, *Histoire de ma vie*. Les deux textes sont facilement liables, premièrement par leur nature autobiographique, mais aussi parce que leur rédaction n'est séparée que de deux ans.

Il apparaît clair à nos yeux que la lettre est un procédé de nature subjective utilisé par Casanova dans *Histoire de ma vie* dans le but de se décrire le plus fidèlement possible. Elle est à la fois un média objectif par ses traits formels (date, signature, etc.), mais aussi subjectif par son

⁹¹ Lecarme et Lecarme-Tabone, 1999 (1997), p. 52.

⁹² Casanova, 1993, I, p. 4.

style; plus précisément encore, ce sera le type d'insertion qui témoignera de la plus grande subjectivisation.

Pourquoi insérer telle lettre à tel endroit précis ? Pourquoi la traduire, la retranscrire, ne pas la passer sous silence ? Le choix en revient entièrement à l'auteur. En ces temps où l'autobiographie commence à se définir, Casanova revendique le droit d'écrire l'histoire de sa vie, jure devant le lecteur et Dieu qu'ils n'y trouveront que la pure vérité d'une « confession générale⁹³ » et que la lettre, témoin supposé « neutre », lui servira de preuve. Elle est un outil approprié pour témoigner ou pour feindre d'objectiver une description. Elle agirait comme témoin impartial parce qu'elle serait inscrite dans l'histoire objective.

C'est ainsi qu'il est possible de dire qu'en général la lettre sert à l'élaboration de portraits dans *Histoire de ma vie*. C'est une tactique largement utilisée par les romanciers épistolaires du XVIII^e siècle et il est tout à fait normal que Casanova l'ait utilisée dans le cadre de son autobiographie. Symbole du mouvement, la lettre est d'entrée de jeu un objet à rattacher à Casanova (il est grand voyageur) : nous verrons qu'elle fait partie intégrante de son « style », de sa manière de vivre et d'écrire. On dira que c'est la forme qui représente indirectement sa vie. Nous devons entendre le terme « représenter » en tenant compte des

⁹³ Casanova, 1993, I, p. 3.

deux sens qu'il peut induire, c'est-à-dire celui de « symbole » et celui de « présentation à nouveau », qui sous-entend celui de réécriture.

Dans *Histoire de ma vie*, Casanova se sert de la lettre pour esquisser un autoportrait, mais aussi pour faire le portrait, comme un escrimeur (c'est-à-dire en suivant l'autre tout en gardant une distance de protection), des autres « personnages ». Bien sûr, à chaque fois que Casanova se sert de la lettre pour esquisser un portrait, c'est toujours, indirectement, son autoportrait qu'il continue d'exécuter. Il ne faut pas perdre de vue que nous avons affaire à un texte autobiographique et que d'une certaine manière ces personnages sont intimement reliés à l'auteur. De plus, il est bien évident que la lettre sert aussi, parce qu'elle en est un des moyens principaux, à l'esquisse du portrait de l'activité épistolaire de son temps, de son histoire.

III.1 L'autoportrait et la lettre

Il est manifeste que le but ultime de la rédaction d'*Histoire de ma vie* est de constituer un portrait de son auteur. Si le titre en est le premier indicateur, la préface de l'auteur est elle aussi claire sur ce point : « digne ou indigne, ma vie est ma matière, ma matière est ma vie⁹⁴ ». Les différentes inscriptions de lettres dans cette autobiographie seraient un procédé utilisé pour parvenir à une autoreprésentation plus juste qu'elle ne l'aurait été en ne se servant que de la narration seule. La lettre permet, ou donne l'impression de permettre, une plus grande fidélité à la personnalité de l'auteur.

Les lettres avant la lettre

Comment Casanova organise-t-il ses lettres afin d'ébaucher cet autoportrait? Dans les premiers chapitres d'*Histoire de ma vie*, où la présence de lettres est moins notable qu'ailleurs, il est surtout question de l'éducation de Casanova. C'est qu'avant de pouvoir rédiger une lettre, encore faut-il savoir écrire. Fêré de grammaire et d'éloquence (il faut le lire dans les scènes où il récite un poème qui lui est cher,

⁹⁴ Casanova, 1993, I, p. 4.

comme chez Voltaire⁹⁵), il découvrira les belles-lettres avec la poésie de Pétrarque. Il fera des études en théologie et en droit, il sera fait docteur en droit canon, certains professeurs jugeront bon de l'initier à la philosophie et à la médecine, il apprendra le latin avec succès, puis le grec. Ces deux langues lui ouvriront à leur tour les pages de livres auxquels sa curiosité inassouissable l'aura mené : la poésie le passionne et l'émeut parfois jusqu'aux larmes (l'Arioste et Dante, par exemple), il connaît Horace par cœur et il peut citer des passages entiers de Boccace ou de Cicéron.

Les lettres, d'après le Littré, définissent les « connaissances que procure l'étude des livres ». C'est comme si, dans les passages décrivant son initiation aux lettres, Casanova voulait déjà saisir l'homme qu'il allait devenir, c'est-à-dire un lettré. Cela n'est certes pas sans importance, car nous verrons que la lettre sert à le définir en tant que membre de la communauté des hommes de lettres (les écrivains), par les correspondances qu'il entretient avec eux.

S'il n'y a pas beaucoup d'insertions de lettres au début d'*Histoire de ma vie*, il est en revanche souvent question d'hommes de lettres qu'il fréquente et de leur influence sur lui :

Il [l'évêque Bernard de Bernardis] sourit quand je lui ai demandé s'il avait de bons livres, une société de gens de lettres, une noble coterie

⁹⁵ Casanova, 1993, II, p. 407-408.

pour passer agréablement une ou deux heures. Il me confia que dans tout son diocèse il n'y avait positivement personne qui pût se vanter de savoir bien écrire, et encore moins qui eût du goût, et une idée de bonne littérature, pas un vrai libraire, et pas un amateur qui fût curieux de la gazette. Il me promit cependant que nous cultiverions les lettres ensemble quand il recevrait des livres qu'il avait ordonnés à Naples⁹⁶.

On voit très bien les préoccupations du jeune Casanova : il donne toutes ses priorités aux livres, à la conversation éclairée, au goût de l'écrit. Il doute un instant, puis non, c'est clair : « Cela aurait pu être [demeurer au service de l'évêque], mais sans une bonne bibliothèque, un cercle, une émulation, une correspondance littéraire était-ce le pays où je devais me voir établi à l'âge de dix-huit ans ?⁹⁷ ». *Sequere deum* : il suit le dieu (c'est sa devise) jusqu'à Rome, où il entre au service du cardinal Acquaviva. Ce dernier s'étonne, en constatant sa fourmillante culture, de ce qu'il ne connaisse pas encore la langue française. En entrant à son service, Casanova bénéficiera de cours de français et il sera chargé de compiler des lettres de ministre. Il s'adonne aussi à la poésie :

J'ai passé la nuit à composer une ode que le lendemain j'ai envoyée à l'avocat, étant sûr qu'il la donnerait à sa femme qui aimait la poésie, et

⁹⁶ Casanova, 1993, I, p. 165.

⁹⁷ Casanova, 1993, I, p. 165.

qui ne savait pas que c'était ma passion. J'ai passé trois jours sans aller la voir. J'apprenais le français, et je compilais des lettres de ministre⁹⁸.

Casanova apprend donc le français, qui sera sa langue de rédaction, au moment de son premier emploi, à Rome. Il a dix-huit ans. La figure de la lettre, ici, est clairement mise sous le signe de l'apprentissage, comme quoi il existe une certaine connaissance qui sous-tend cette pratique. C'est après ces années que les lettres insérées font leur apparition en grand nombre.

La présence quotidienne de la lettre

La lettre est, nous l'avons dit, omniprésente dans les Mémoires. Si elle est souvent le point central d'un épisode, à l'inverse elle peut aussi faire partie du quotidien, et on pourrait se demander à quoi sert la description, qui revient assez souvent pour être remarquée, du fait anodin d'écrire une lettre, sans préciser le destinataire ni même la teneur de cette lettre. Il semblerait que ces descriptions, par leur réapparition, participent à l'ébauche d'un portrait de l'auteur par lui-même. Casanova est un homme occupé qui écrit beaucoup. Les premières lettres, hormis les lettres d'amour (dont nous reparlerons), ne semblent signifier que ce simple fait. Nous avons là un exemple

⁹⁸ Casanova, 1993, I, p. 187.

d'autoreprésentation que nous ne retrouvions pas auparavant dans *Histoire de ma vie*.

Dans cette oeuvre, il y a des passages où les insertions de lettres sont de caractère anecdotique, ancrées dans l'horaire quotidien :

Le lendemain, ayant beaucoup à écrire je ne suis pas sorti, et vers le soir j'ai vu devant moi la Corticelli [...]. Ayant besoin de finir mes lettres, et de ne pas manger, j'ai dit à Costa de leur [les invités] faire servir à souper⁹⁹.

Casanova semble prendre quelques heures par jour pour écrire ses lettres. Parfois, pourtant, c'est simplement une façon de passer le temps : « Après dîner je m'occupe à écrire des lettres pour me rendre le temps plus court ; et vers la brune le valet de M.F. arrive...¹⁰⁰ ». En insérant des passages de ce genre, il marque à quel point les lettres s'immiscent dans son quotidien. Ces heures précieuses, solitaires, ne font pas toujours le bonheur de ceux qui préféreraient sa présence, et l'on tente parfois de le retenir :

Je lui [le comte de Firmian] ai répondu que j'irais dans ma chambre écrire quelques lettres jusqu'à l'heure du souper. Il me prie de rester en compagnie, il appelle Clémentine, se recommandant à elle pour qu'elle

⁹⁹ Casanova, 1993, II, p. 587.

¹⁰⁰ Casanova, 1993, III, p. 284.

m'empêche d'aller écrire. Elle lui répond d'un ton timide que si j'avais des affaires il était impoli de me retenir. L'abbé survint et me dit sans détour qu'au lieu d'aller écrire je devais leur faire une banque de pharaon¹⁰¹.

Mystérieux silence sur ces « affaires » : dans pareilles occasions, Casanova ne mentionne jamais le nombre de lettres écrites, ni même leur nature, sans non plus préciser à qui il écrit.

À ce sujet, il y a aussi le passage où il raconte son arrestation. Le matin du 26 juillet 1755, le chef de la police des Inquisiteurs d'État de Venise ordonne à Casanova « de lui donner tout ce qu'[il] avai[t] d'écrit, soit de [lui], soit d'autres¹⁰² ». On ne semble pas s'intéresser qu'aux livres : on « moissonne » ses manuscrits, ses livres et ses lettres¹⁰³, on fouille son secrétaire, on scrute minutieusement les « papiers » qui reposent sur la table où il écrit. Puis on l'emmène. Cet épisode est intéressant, car en plus de décrire son lieu intime d'écriture et ses composantes, il présente les papiers personnels de Casanova comme susceptibles d'avoir une haute importance. Les lettres sont aussi précieuses que ses manuscrits et ses livres, même si nous ne savons pas en quoi elles consistent. L'insertion répétée de telles lettres

¹⁰¹ Casanova, 1993, II, p. 881.

¹⁰² Casanova, 1993, I, p. 858.

¹⁰³ « Messer Grande moissonnait ainsi mes manuscrits, mes livres et mes lettres » (Casanova, 1993, I, p. 860).

leur confère une aura de mystère, un sourd pouvoir que le lecteur n'est pas digne, semble-t-il, de percevoir.

S'il y a tant de lettres indistinctes dans les Mémoires, on y trouve aussi des passages où Casanova décrit le fonctionnement, et même les aberrations, du système duquel elles dépendent, c'est-à-dire de la poste. Ainsi, lorsqu'il sort d'un court séjour en prison :

Je vais à la poste pour voir si je trouvais [*sic*] les lettres qui devaient m'être adressées avec la formule en *poste restante*, et j'en trouve cinq à six. Nouveau sujet d'étonnement que le gouvernement qui s'empare sommairement d'un homme, et de tous ses papiers, ne se permette pas de retirer de la poste les lettres qui lui sont adressées. Ces lettres étaient toutes de vieille date de Paris, de Venise, de Varsovie, et de Madrid. Je n'ai eu aucun lieu de soupçonner qu'on m'en ait intercepté une seule¹⁰⁴.

Encore là, aucune indication quant au contenu des lettres ni quant à leurs répercussions possibles. Il s'agit uniquement d'une description de son emploi du temps.

Mais voilà qui est nouveau. Auparavant, dans les Mémoires, la tendance était de privilégier la description du « cheminement de la société, les mouvements globaux, les événements collectifs¹⁰⁵ ». Si un

¹⁰⁴ Casanova, 1993, III, p. 701.

¹⁰⁵ Didier, 1994, p. 2320.

passage révélait un aspect du quotidien, il fallait que ce soit dans le but d'expliquer un exploit, comme par exemple la réussite d'un fait d'armes. Ce n'est aucunement le cas ici : la lettre insérée est là comme figure du quotidien.

Une chose est sûre, c'est que, malgré le manque d'informations concernant ces lettres, il semble important pour l'auteur de se décrire en train d'écrire des lettres ou du moins entouré de celles-ci. La récurrence de telles descriptions donne l'image d'un Casanova sérieux, studieux, brassant des affaires importantes à distance. La lettre écrite pour tuer le temps, quant à elle, n'est pas un devoir : elle est un passe-temps amusant, sa rédaction va de soi. Les apparitions récurrentes de lettres concrétisent un portrait de Casanova toujours entouré de lettres. Elles s'inscrivent ainsi dans son quotidien, et du coup esquissent un portrait intime de Casanova.

Ces portraits de Casanova écrivant des lettres s'inscrivent dans la foulée de la mutation du sujet au XVIII^e siècle. Parce que la notion de sujet change, les genres littéraires, même mineurs, changent pour apporter une réponse à la question « Qu'est-ce que le *moi* ? ». La lettre évolue : elle devient plus personnelle, moins codifiée. Il en est de même pour l'autobiographie, comme nous l'avons déjà signalé. Il est possible que le choix de Casanova de se représenter en train d'écrire des lettres, sans en spécifier la teneur, fasse partie de cette

« intimité » du sujet. La lettre est un moyen utilisé par Casanova pour faire un portrait de lui, jusque dans ses plus infimes détails.

Un homme d'importance

L'écriture, au XVIII^e siècle, n'était pas à la portée de tous, et Casanova a bien su tirer parti de cet outil. Dans *Histoire de ma vie*, on peut relever nombre de situations où l'auteur devient indispensable par ses talents de scripteur. La lettre, dans ces passages, est le média salvateur qu'il est le seul à pouvoir utiliser, ce qui le range du coup dans le camp des hommes importants. Si Casanova a délibérément choisi de rédiger ces passages où il devient le héros de la situation grâce à sa maîtrise de l'écriture, c'est pour prouver qu'il est nécessaire, qu'il est un homme d'importance et qu'il peut déjouer l'ordre établi.

Casanova se rend bien vite compte que le fait de savoir écrire peut le sortir de situations peu enviables :

Depuis la lettre adressée de Padoue à neuf ans à sa « bonne grand-mère » pour se plaindre de l'esclavonne chez qui on l'avait mis en pension (et sa grand-mère vint aussitôt le chercher), le récit de ses infortunes, oral ou écrit, lui a toujours servi à se concilier l'aide et les sympathies nécessaires¹⁰⁶.

¹⁰⁶ Luna, 1998, p. 42.

Un des meilleurs moments des Mémoires pour mettre en lumière combien le récit écrit de ses infortunes lui a été profitable est celui de l'épisode de la quarantaine. Au retour de son voyage au Levant, Casanova est « condamné », avec l'équipage du navire sur lequel il voyageait, à une quarantaine de vingt-huit jours dans le port d'Ancône. Moyen de prévention usuel contre la peste, ce séjour en quarantaine impose une certaine débrouillardise si l'on ne veut pas mourir, non pas de maladie, mais de faim. Casanova est logé avec un moine, F. Stefano, qui lui demande s'il sait écrire. Casanova pense qu'il se moque de lui. Le moine se réjouit d'apprendre que Casanova sait écrire, et lui dit que le lendemain il lui fera écrire en son nom à quelques personnes qui sauront leur procurer de quoi survivre pendant la quarantaine :

Il me fit passer tout le jour suivant à écrire huit lettres, parce qu'il y avait dans la tradition orale de son ordre que tout frère devait être sûr qu'après avoir frappé à sept portes, où on lui aurait refusé l'aumône, il la trouverait abondante à la huitième¹⁰⁷.

De fait, « la grande quantité de provisions qui arriva le troisième et le quatrième jour¹⁰⁸ » le surprend : ils ont du vin pour toute la quarantaine, et de la nourriture pour cinq ou six personnes, si bien

¹⁰⁷ Casanova, 1993, I, p. 143.

¹⁰⁸ Casanova, 1993, I, p. 143.

qu'ils peuvent se permettre de nourrir le gardien et sa famille. Casanova montre à quel point il a été indispensable : c'est un acte d'auto-encensement, certes, mais l'auteur mise sur le fait que l'atout ne tient pas d'un trait de caractère, mais d'une connaissance.

Une autre occasion se présente à Casanova pour démontrer qu'il est maître de la situation justement à cause du fait qu'il a pu écrire des lettres. C'est lors du début de sa correspondance avec le moine Balbi, sous les Plombs. À cette époque, il vient d'être changé de cellule et Laurent, son gardien, ayant découvert l'énorme trou qu'il avait creusé dans l'ancienne, le prive de toute communication orale. Comme il se plaint de son ennui, Laurent lui accorde de lui prêter des livres appartenant à un autre prisonnier, Balbi, dans lesquels Casanova trouvera six vers écrits par le moine. L'autobiographe voit là l'occasion d'entamer une correspondance « avec quelqu'un qui aurait pu [...] aider au projet de fuite qu'[il] avait déjà ébauché dans [sa] tête¹⁰⁹ ». Casanova raconte l'ingéniosité dont il a su faire preuve pour écrire malgré tout :

J'avais laissé croître l'ongle de mon petit doigt de la main droite pour me nettoyer l'oreille, je l'ai coupé en pointe, et j'en ai fait une plume, et au lieu de l'encre je me suis servi du suc de mûres noires, et j'ai écrits

¹⁰⁹ Casanova, 1993, I, p. 911.

mes six vers sur le même papier. Outre cela j'ai écrit le catalogue des livres que j'avais, et je l'ai mis dans le dossier du même livre¹¹⁰.

C'est ainsi que débute leur correspondance. Casanova déjoue son gardien Laurent : ce dernier ne sait ni lire ni écrire, il ne pourra par conséquent pas lire la petite correspondance des deux prisonniers; il ne se doute pas non plus qu'il fournit lui-même à Casanova un ingrédient crucial pour écrire lorsqu'il lui apporte des mûres... Pire encore : cette correspondance mènera effectivement les deux hommes à s'évader de prison. Cet épisode, qui n'aurait jamais pu se produire sans la correspondance, mènera à *l'Histoire de ma fuite des prisons de Venise*.

Toujours dans le registre carcéral, l'épisode de son incarcération à Madrid est un véritable festin de lettres insérées que Casanova évoque ou retranscrit. L'histoire commence quand Casanova est arrêté pour possession d'armes. Il réclame le droit d'écrire « quatre billets¹¹¹ » : on lui dit qu'il écrira en prison. Ce qu'il fit :

Ils partirent, et je me suis mis à écrire. La patience que j'ai dû avoir est incroyable. On venait lire ce que j'écrivais, et quand on n'entendait pas, on m'en demandait l'explication. On venait pour me moucher la chandelle, et on me l'éteignait. Je me figurais d'être aux galères. [...] Mais malgré tous ces damnés j'ai fini mes lettres, et je les ai cachetées.

¹¹⁰ Casanova, 1993, I, p. 911.

¹¹¹ Casanova, 1993, III, p. 602.

Dans mes lettres, il n'y avait point d'art. Elles respiraient le venin qui circulait dans mon âme¹¹².

Casanova a bien établi sa scène : deux pages s'écoulent entre son incarcération et le moment où il peut commencer à écrire, et l'on voit par là que tout le monde veut lui rendre la vie difficile, l'empêcher d'écrire. Il passe ensuite à la description détaillée de ce qu'il a écrit aux quatre destinataires, avec de surcroît des notes d'autocritique stylistique : « La plus forte de mes lettres fut celle que j'ai écrite au comte d'Aranda¹¹³. » Il note qu'il garde copie de ses lettres et expédie le tout. Finalement, le malentendu au sujet de son incarcération se règle après une longue joute d'influences, et Casanova rapporte son dernier entretien avec son geôlier :

— La colère, Monsieur l'Alcade, m'a fait écrire la même chose à quatre ministres. [...] Oublions tout; mais avouez que si je n'avais pas su écrire, vous m'auriez envoyé aux galères.

— Hélas ! Cela se peut¹¹⁴.

Encore une fois, tout un épisode des Mémoires est articulé autour de lettres. Casanova réitère la démonstration que l'écriture (en l'occurrence, celle de la lettre) est un bien précieux, qu'elle l'a une fois

¹¹² Casanova, 1993, III, p. 606.

¹¹³ Casanova, 1993, III, p. 606.

¹¹⁴ Casanova, 1993, III, p. 612.

de plus aidé à se sortir d'une situation désagréable et à s'éviter un triste sort. Dans cette circonstance, il est la seule personne à tirer d'affaire, et la seule à pouvoir le faire. Nous verrons que la liberté, chez Casanova, est un topos important. Elle est indissociable de l'écriture et par conséquent de la lettre. Cela vient corroborer la première phrase de la préface d'*Histoire de ma vie* : « Je commence par déclarer à mon lecteur que tout ce que j'ai fait de bon ou de mauvais dans toute ma vie, je suis sûr d'avoir mérité ou démerité, et que par conséquent je dois me croire libre¹¹⁵. » L'homme ne peut s'en remettre qu'à lui seul et que compter sur ses propres capacités.

Si Casanova se sert de la lettre pour montrer à quel point il est débrouillard, il n'oublie pas de montrer une autre facette de l'histoire. S'il sait se servir de la lettre pour s'aider ou pour aider les autres, il peut aussi s'en servir pour s'aider en nuisant aux autres. Casanova s'attend à ce nous rions en constatant qu'il ne s'est pas fait de scrupule à tromper des « étourdis, des fripons, des sots¹¹⁶ » quand il a pu le faire. Avec le recul, il considère ses méfaits comme des « folies de jeunesse¹¹⁷ » qu'il doit nous faire partager dans un souci de vraisemblance. Il ne passera donc pas sous silence sa correspondance avec la marquise d'Urfé, ancienne maîtresse du Régent fêrue d'occultisme et fort riche. Casanova, par sa rhétorique et par ses

¹¹⁵ Casanova, 1993, I, p. 1.

¹¹⁶ Casanova, 1993, I, p. 3.

¹¹⁷ Casanova, 1993, I, p. 3.

histoires inventées de toutes pièces, réussira à lui soutirer des sommes énormes. S'il avait rédigé son *Histoire* dans le style des Mémoires qui se faisaient auparavant, il aurait certainement omis une telle correspondance compromettante. Mais comme il a l'intention de rédiger « une confession générale¹¹⁸ », cette correspondance révèle une autre facette de l'auteur, contribuant ainsi à l'édification d'un autoportrait plus juste — du moins, si l'on en croit le scripteur.

L'homme libre

Exilé perpétuel, Casanova a souvent dit qu'il préférerait sa liberté à sa vie. Nourri de sentiments propres à l'Ancien Régime, il a souvent risqué cette chère vie lorsque son honneur était brimé ou subissait un affront. Parmi les moyens utilisés pour arriver à ses fins, il y eut certes le fleuret, le sabre et le soufflet, mais c'est la lettre qui montre le mieux la soif de liberté de l'écrivain. Si elle est depuis longtemps un synonyme de l'absence de lieu, de voyage, voire de fuite, quelle figure autre que celle-là Casanova pouvait-il utiliser pour décrire sa liberté ?

Un des pires affronts qu'il ait eu à supporter, la plus grande menace à sa liberté, fut sans doute son emprisonnement à la prison des Inquisiteurs d'État de Venise, les Plombs. Il y séjourna du 26 août

¹¹⁸ Casanova, 1993, I, p. 3

1755 à la nuit du 31 octobre 1756, durant laquelle il parvint à s'enfuir par les toits avec le moine Balbi. Conscient et flatté d'être le premier à réussir cet exploit, il tient absolument à parer la calomnie. Dans un cachot obscur, il demande plume, encre et papier au comte Asquin, co-détenu trop vieux pour les suivre dans ce périlleux périple. Il rédige une lettre à l'intention des Inquisiteurs. Cette lettre est retranscrite dans les Mémoires, et Casanova ne manque pas de souligner qu'il l'a rédigée sans lumière et donc sans pouvoir se relire. Il s'évade et s'en explique :

Nos seigneurs les Inquisiteurs d'État doivent tout faire pour tenir par force dans une prison un coupable; le coupable heureux de n'être pas prisonnier sur sa parole, doit aussi tout faire pour se procurer la liberté. Leur droit a pour base la justice; celui du coupable la nature. Tout comme ils n'eurent pas besoin du consentement de celui-ci pour l'enfermer, il ne peut pas avoir besoin du leur pour se sauver¹¹⁹.

La « nature » de Casanova est d'être libre; il s'arroge lui-même le « droit » de s'évader, n'étant pas « prisonnier sur sa parole ». Cette parole, il l'utilise dans une lettre pour justifier sa fuite; et il signe son méfait : « Jacques Casanova a écrit ceci dans l'amertume de son cœur...¹²⁰ ». Si Casanova décide, lorsqu'il rédige *Histoire de ma vie*,

¹¹⁹ Casanova, 1993, I, p. 940.

¹²⁰ Casanova, 1993, I, p. 940.

d'inclure cette lettre dans son texte, c'est peut-être parce qu'il la considère comme la pièce représentant sa fuite, au sens où elle devient le symbole de cette fuite, une mise en scène (représentation) et une reprise (re-présentation). Il y exprime sa conception même de la liberté et elle est en même temps le sceau qui témoigne qu'il l'a recouvrée, car c'est, en s'évadant, la seule trace qu'il laisse.

Un homme d'honneur

L'honneur est sans doute la qualité la plus chère à Casanova. Il a toujours défendu le sien et respecté celui des autres, fussent-ils ses ennemis. La lettre est indubitablement la forme par excellence pour illustrer ce sentiment, car elle est souvent l'outil dont il s'est servi pour obtenir réparation. Quand le roi de Pologne lui signifie qu'il ne veut plus le voir à l'intérieur de ses frontières, Casanova est outré. C'est qu'encore une fois l'honneur de Casanova se trouve flétri. Le roi a su qu'il avait été pendu en effigie à Paris; qu'il avait fui cette ville en s'emparant d'une grosse somme d'argent; qu'il avait « outre cela exercé en Italie le vil emploi de comédien¹²¹ » : bref, il était au courant des « calomnies qu'il est très aisé de donner, et difficile de confondre¹²² ». Encore une fois, son honneur est vengé par la plume :

¹²¹ Casanova, 1993, III, p. 480.

¹²² Casanova, 1993, III, p. 480.

Excédé de colère, j'écris au Roi une longue lettre. Je lui démontre que mon honneur exigeait que je désobéisse à son ordre. « Mes créanciers, Sire, me pardonneront quand ils sauront que je n'ai quitté la Pologne sans les payer que parce que V.M. m'en fait sortir par la force »¹²³.

Casanova lui fait une « démonstration » : par un habile retournement des positions, c'est le roi qui devient la cause du mécontentement, ce qui suffit à l'auteur pour rétablir son honneur. Mais ce rétablissement ne s'opère pas seulement au moment où ce dernier envoie la lettre au roi; la lettre insérée dans les Mémoires agira de même, en sauvant son honneur aux yeux des lecteurs.

En décembre 1771, Casanova est à Barcelone et il doit affronter le même genre de situation. Cette fois, c'est le grand-duc qui l'expulse, et ce sans daigner donner de raison. Casanova, lassé, se résigne, mais il tient à lui écrire une « petite lettre que je traduis actuellement mot pour mot¹²⁴ » :

Jupiter, Monseigneur, ne vous a confié la foudre que sous condition que vous ne la lancerez que sur les coupables, et vous lui désobéissez en la lançant sur ma tête. Il y a sept mois que vous m'avez promis que je jouirai chez vous d'une pleine paix, moyennant que je

¹²³ Casanova, 1993, III, p. 481.

¹²⁴ Casanova, 1993, III, p. 955.

troublerais jamais le bon ordre de la société et que je respecterais les lois; je me suis scrupuleusement tenu à cette juste condition; et par conséquent V.A.R. m'a manqué de foi. Je ne vous écris, Monseigneur, que pour vous faire savoir que je vous pardonne. La conséquence de ce pardon est que je ne me plaindrai à personne, et que je ne vous accuserai d'injustice ni par écrit, ni de vive voix dans les maisons de Bologne où je me trouverai après-demain. Je voudrais même pouvoir oublier cette flétrissure à mon honneur qui me vient de votre arbitraire si ce n'était qu'il faut que je m'en souvienne pour ne mettre jamais de ma vie mes pieds sur la terre dont Dieu vous a fait maître. [...] Je suis, etc...¹²⁵

Le grand-duc, nommé par les dieux à sa tâche, utilise son arme (la justice) de façon arbitraire. Casanova, lui, est fidèle à sa méthode et il prend la plume pour compenser la « flétrissure à son honneur ». Loin de tomber dans le piège et de succomber à la tentation de retourner l'arme de l'ennemi contre lui (« je ne vous accuserai d'injustice »), il lui « pardonne », car le pardon « part d'un sentiment héroïque d'un cœur noble et d'un esprit généreux¹²⁶ » (alors que l'oubli est « une faiblesse de mémoire¹²⁷ »). Il pardonne comme le dieu du christianisme, mais il n'oublie pas et il prend soin de faire remarquer à son destinataire l'épée de Damoclès qu'il ne tient qu'à lui de faire tomber sur sa tête (ses

¹²⁵ Casanova, 1993, III, p. 955.

¹²⁶ Casanova, 1993, I, p. 6.

¹²⁷ Casanova, 1993, I, p. 6.

influences à Bologne), comme le grand-duc a fait tomber la foudre sur la sienne. Il proteste et signe, puis passe.

Six mois auparavant, Casanova avait essuyé un affront de même nature à la cour de Madrid, alors qu'il avait décidé de lui-même de quitter cette ville. Pour ce faire, il devait se procurer un passeport auprès du secrétaire de l'ambassadeur de Venise à Madrid, qui refusa de le recevoir.

Je lui écris le lendemain, que je n'avais pas été au palais de M. Querini pour faire ma cour à lui, secrétaire, mais pour demander un passeport qu'il ne pouvait me refuser. Je lui écris mon nom, et la qualité fort mince de docteur en droit qu'il ne pouvait pas me refuser, et je le prie de le laisser au portier auquel j'irais le demander le lendemain¹²⁸.

L'identité est fortement liée au sentiment d'honneur chez Casanova. On voit déjà la fierté qu'il arbore, avec sa « qualité fort mince de docteur en droit », et l'exaspération noble qu'il a à relancer un secrétaire pour un besoin si crucial. Malheureusement, l'ambassadeur donne ordre de ne pas délivrer le passeport en question. Casanova use de ses influences et écrit à deux haut placés en leur intimant de persuader l'ambassadeur de le lui délivrer, à défaut de quoi il révélerait la pédérastie dudit ambassadeur. Les lettres en question convainquent

¹²⁸ Casanova, 1993, III, p. 705.

l'ambassadeur, qui lui envoie son passeport, avec le cinglant de quelqu'un qui frappe son adversaire au visage de ses gants blancs :

Je lis le passeport, et je trouve mon nom sans le moindre titre, chose qu'on remarque en Espagne, car ce n'est qu'à un domestique qu'on refuse le *Don*, comme nous le *Signor*, et les Français le *Monsieur*, se bornant au *sieur*. Ardent de colère à cause de cette marque de mépris, j'ai écrit une lettre à D. Domingo Varnier, qui étant de service se trouvait alors à la cour, et je lui envoie mon diplôme de Protonotaire où j'étais désigné chevalier de l'Éperon d'Or et docteur en droit. Outre cela je lui envoie le passeport injurieux et je le prie de faire passer ma lettre et mes plaintes entre les mains du marquis Grimaldi, si l'ambassadeur poursuivait à m'insulter. Trois jours après, il m'a renvoyé mes diplômes, en me disant qu'il n'avait pas eu besoin de parler au ministre, car l'ambassadeur s'était persuadé d'abord qu'il avait vu mes titres, qu'il ignorait auparavant. Il finissait sa lettre par me dire que le secrétaire d'ambassade m'enverrait le passeport tel que j'avais droit de le demander...¹²⁹

Casanova ne se laisse pas insulter et il accorde une importance capitale à ses titres, qui lui permettent de s'immiscer partout à une époque où les qualités personnelles ne peuvent seules être garantes de la qualité d'une personne. Il est possible de s'imaginer que ces multiples revendications aient un rapport avec l'ambiguïté au sujet de sa

¹²⁹ Casanova, 1993, III, p. 705.

naissance (il est peut-être le fils illégitime d'un patricien de Venise). Il reste que Casanova réclame le respect des titres qu'il détient réellement, d'autant plus que cette demande doit être faite à ceux qui en détiennent et qui, selon son opinion, les déshonorent (l'ambassadeur pédéraste). Pour arriver à ses fins, il n'hésite pas à faire jouer ses influences par une habile circulation de lettres envoyées aux « justes », notamment à un des membres d'une des plus illustres familles d'Italie, le marquis Grimaldi. Encore une fois, l'inclusion de ces lettres dans l'autobiographie redouble les réparations à son honneur (ou tente de le faire), car c'est au lecteur d'*Histoire de ma vie* qu'on rend compte de toute l'affaire, y compris du contenu des lettres.

Du style

S'il est une influence, différente des précédentes mais tout aussi efficace, dont Casanova peut jouer, c'est bien celle de son style. Parfois, la lettre seule ne suffit pas à le faire parvenir à ses desseins. Il faut qu'elle se démarque des autres requêtes, qu'elle fasse rayonner la singularité de son auteur. Si Casanova fait souvent des remarques sur le style de ses lettres dans *Histoire de ma vie*, c'est pour signaler leur originalité, pour montrer sa maîtrise de la langue et de la rhétorique. Peut-être aussi veut-il nous convaincre des qualités de l'écrivain qu'il est persuadé d'être.

Nous savons qu'« il s'est écrit au XVIII^e siècle plus de lettres que dans les périodes précédentes¹³⁰ » et que « tous les grands écrivains de cette période ont, à un moment ou un autre, choisi la lettre dans la palette des genres et des formes disponibles¹³¹ ». Souvent, c'était un écrivain consacré qui décidait de varier sa pratique générique en optant pour la lettre, afin d'obtenir un effet littéraire différent. Il s'agit maintenant de voir si le passage contraire, c'est-à-dire de la lettre vers le récit, est aussi possible.

Casanova a toujours écrit : ses capitulaires, des poèmes, des traductions, des ouvrages journalistiques et, surtout, de multiples lettres. Il est envisageable que la pratique de la lettre l'ait aidé à peaufiner son style, c'est-à-dire à développer sa propre marque dans le texte, sa propre manière d'écrire. Il est aussi évident qu'en insérant les lettres dont il dit être fier, à cause de leur valeur stylistique, Casanova cherche à ce que le lecteur abonde en son sens et lui accorde un talent qu'il revendique. L'épisode qui suit témoigne en faveur de cette affirmation.

En janvier 1767, Casanova est à Vienne et, encore une fois, le gouverneur de la Basse-Autriche le somme de quitter le territoire sur-le-champ. Casanova se maîtrise et s'interdit « de dégainer vite [son] épée et de la passer à travers du corps du gros cochon Stathalter de

¹³⁰ Chamayou, 1999, p. 3.

¹³¹ Chamayou, 1999, p. 3.

Vienne qui [l']exécutait ainsi¹³² ». À la place, il va consulter le prince Kaunitz, qui lui conseille judicieusement d'écrire un placet à l'impératrice, qu'il se proposait d'aller lui remettre en personne. Casanova mentionne qu'il a écrit son placet et qu'il l'a mis au net en dix minutes, en plus de préciser fièrement « que l'ambassadeur de Venise a cru faire plaisir au Sénat de Venise lui en envoyant la copie¹³³ », quand ce Sénat ne s'occupe habituellement que d'affaires d'État. Voici le placet en question :

Madame, Je suis sûr que si, quand V.M.I.R.A. marche, un insecte lui disant d'une voix plaintive qu'elle va l'écraser, elle détournerait un tant soit peu son pied pour ne pas priver de la vie cette pauvre créature. Je suis l'insecte, Madame, qui ose vous supplier d'ordonner à M. le Stathalter Schrotenback de différer encore huit jours à m'écraser avec la pantoufle de V.M.I.R.A. Il se peut qu'après ce peu de temps non seulement il ne m'écrasera plus, mais que vous retiriez de ses mains l'auguste pantoufle que vous ne lui avez confiée que pour écraser les coquins, et non pas un homme vénitien malgré sa fuite des Plombs, et profondément soumis aux lois de V.M.I.R.A.

Ce 21 janvier 1767

Casanova¹³⁴

¹³² Casanova, 1993, III, p. 510.

¹³³ Casanova, 1993, III, p. 511.

¹³⁴ Casanova, 1993, III, p. 512.

Le placet passe entre les mains de plusieurs notables et devient le sujet de toutes les discussions. On est certain que l'impératrice accordera sa grâce à Casanova, car « on n'a jamais vu un placet dans ce goût-là¹³⁵ »; cette petite lettre est « fait[e] pour être envoyé[e] à Dieu, si on en connaissait le chemin¹³⁶ ». On réclame des copies comme on demande aujourd'hui un autographe; Casanova dit lui-même qu'il est allé se coucher à deux heures après en avoir fait six copies¹³⁷. C'est un succès, on lit la lettre comme si c'était le dernier ouvrage paru d'un auteur qui bouscule les conventions. On en fait copie, on se la recommande et on se la prête. Le style étonne et séduit tout le monde :

Le prince l'a lu et avec son air froid, il a souris après, et il me l'a envoyé; après moi il l'a fait lire à l'ambassadeur de Venise, qui d'un air sérieux demanda au prince s'il l'enverrait tel qu'il était à la souveraine. [...] et il l'envoya [aussitôt] à un de ses secrétaires pour qu'il le mit sous enveloppe, et pour qu'il fut envoyé à l'impératrice sur-le-champ¹³⁸.

On connaît la réputation de l'impératrice Marie-Thérèse; elle était un exemple d'autorité et de puritanisme sévères. Le placet de Casanova, par son style audacieux (parler du pied de Marie-Thérèse !)

¹³⁵ Casanova, 1993, III, p. 512.

¹³⁶ Casanova, 1993, III, p. 512.

¹³⁷ Casanova, 1993, III, p. 513.

¹³⁸ Casanova, 1993, III, p. 513.

mais poli, original mais humble, gagne l'entourage de l'impératrice et attire à Casanova respect et honneurs. Selon le comte Vicedom, on en vient même à changer d'opinion à son sujet :

Après cela on parla de vous [Casanova] jusqu'à la fin de la table, et ce qui m'a fait plaisir fut que l'ambassadeur de Venise dit que personne à Venise ne pouvait deviner ce que vous pouviez avoir fait pour mériter d'être mis sous les Plombs. On parla après de votre duel, mais personne n'a pu dire que ce qu'on a lu sur les gazettes¹³⁹.

Il est intéressant de remarquer que l'on revient sur les deux plus hauts faits d'arme de Casanova, soit son emprisonnement aux Plombs (et sa fuite) et son duel avec le général Braniski, en Pologne. Ces deux épisodes ont eu, à l'époque, un retentissement à la grandeur de l'Europe, ce qui n'a pas été sans lui faire une réputation qui se traduisait par des sentiments ambivalents dans les cours qu'il visita. Il ne faut pas oublier non plus que les récits de ces deux épisodes seront publiés par Casanova ultérieurement sous les titres de *Il Duelo* (1780) et de *Histoire de ma fuite des prisons de Venise* (1786). La diffusion de son placet, si l'on en croit Casanova, a largement contribué à replacer les opinions dans un contexte plus objectif, en plus de sauver son honneur, encore une fois écorché. Tout tient alors au style de ce

¹³⁹ Casanova, 1993, III, p. 513.

placet, qui reflète en un sens le style de l'homme. Quand Casanova décide de présenter ce placet et tous les événements entourant sa diffusion dans *Histoire de ma vie*, nous ne pouvons qu'y voir une autre manière de rétablir son honneur (avec peut-être un peu de complaisance), mais à une échelle plus vaste cette fois. Aussi, c'est une manière de démontrer à quel point une lettre écrite de sa main peut susciter l'intérêt de tous. Il est probable que Casanova s'attende à ce que le lecteur d'*Histoire de ma vie* abonde dans le même sens.

L'absence de lettres dans les premiers chapitres de l'*Histoire de ma vie* serait explicable par la mise en place d'un dispositif exposant les préalables de cette pratique. Avant de pouvoir se mettre à la lettre, il faut une certaine éducation et la compagnie d'hommes de lettres. Si le récit des premières années est une nouveauté témoignant de la subjectivisation des Mémoires, la description du quotidien l'est tout autant. Casanova parsème ses Mémoires d'allusions anodines à des lettres, sans contenu ni destinataire connus, et de remarques sur la poste dans le simple but de faire connaître aux lecteurs son quotidien, de nous le faire découvrir à fleur de peau, dans l'intimité de sa personne. À cela, aucune visée autre que la vraisemblance. L'homme aux longs soirs d'étude, qui acquiert par là une facilité dans sa pratique de la lettre, devient vite indispensable — c'est à tout le moins ce qu'il

croit et tente de nous prouver par maintes anecdotes. Quand Casanova décrit comment il a pu être utile aux autres grâce à ses lettres, il montre aussi au lecteur comment ces lettres lui sont utiles pour se peindre en homme d'importance, cela sans trop user de vanité. Agissant tel un agent médiateur, la lettre lui permet de décrire des traits de sa personnalité par un discours indirect, ainsi de sa conception de la liberté ou de l'honneur. La lettre a la particularité d'être un discours écrit, ce qui suppose une pensée structurée et une certaine retenue, voire un peu de pudeur, tandis qu'un monologue exprimant les mêmes conceptions pourrait passer pour vaniteux. C'est peut-être pour cela, en partie, que Casanova accorde beaucoup d'importance au style de ses lettres. Il est aussi possible que, secrètement, il rêve de la gloire et du statut d'écrivain. La lettre serait alors un avant-goût de ses œuvres, voire une de ses œuvres.

III.2 La lettre et le portrait

Histoire de ma vie a beau être une autobiographie, l'auteur n'y traite pas que de lui-même. Maints personnages se rattachent à l'auteur, qui s'est déjà servi de la lettre pour dépeindre sa personne. Il est donc normal que Casanova ait usé de la lettre pour faire le portrait de ces personnages. Évidemment, un examen minutieux des rapports de chaque personnage avec la lettre s'avérerait fastidieux et ne déboucherait pas nécessairement sur des fins concluantes. Il a par contre été possible de regrouper les occurrences de personnages liés à la lettre en trois catégories qui représentent bien ceux qui ont fréquenté Casanova, ou ceux qu'il a fréquentés. Il y a tout d'abord ceux que nous nommerons les « rustres », avec qui Casanova entretient des rapports de dissociation. Puis l'on trouve les « hommes de lettres » qu'il admire et avec lesquels il tente de s'associer. Finalement, nous verrons les « monarques », personnages pour lesquels il a une étrange fascination, si bien qu'il ne sait s'il doit s'en dissocier ou tenter de leur ressembler. La lettre, dans tous ces rapports de force, sert à illustrer les tensions entre les personnages.

Les rustres

La capacité d'écrire semble être une condition *sine qua non* que Casanova réclame de son entourage. Pour qu'une personne atteigne le degré de proximité qui lui permette de partager son intimité, elle doit savoir lire et écrire. C'est valable pour ses domestiques comme pour ses amoureuses. Ici encore, c'est la lettre qui, comme représentation de la capacité d'écriture, atteste les compétences de la personne en question. Conséquemment, si l'écriture est une façon de se rapprocher, elle est aussi une façon de justifier le fait d'écarter quelqu'un. Pour Casanova, la lettre est un critère de distinction. Elle lui sert pour s'associer à certaines catégories de personnes, et pour se dissocier d'autres. C'est ce dernier usage qui nous intéresse ici.

Prenons d'abord le cas d'une relation amoureuse. En 1747, Casanova est persuadé qu'il épousera Christine, une charmante fille de Mestre. On conclut quelques accords, mais voilà un problème qui s'immisce entre les deux amants :

Je voyais Christine ravie d'aise de cet arrangement, et je lui promettais, sûr de lui tenir parole, qu'en huit jours tout au plus l'affaire serait faite. Mais je fus un peu surpris lorsque lui ayant promis de lui écrire, elle

me répondit que son oncle répondrait pour elle, parce qu'elle n'avait jamais voulu apprendre, malgré qu'elle sût très bien lire¹⁴⁰.

Casanova est consterné : « Vous ne savez pas écrire ? Comment voulez-vous devenir femme d'un Vénitien ne sachant pas écrire ? Je n'aurais jamais cru une si étrange chose¹⁴¹. » La raison de cet étonnement est qu'à Venise toutes les femmes apprennent à lire et à écrire. Le fait que Christine ne sache pas écrire témoigne de la distance entre les deux amants, distance culturelle d'abord, car elle n'est pas de la même ville que lui, et distance de condition. C'est par le biais de la lettre que cette double distance est mise en lumière.

Cette carence est trop grave pour Casanova, qui bien vite renonce à épouser la jeune fille. Pas d'écriture, pas d'association. Décidé à ne pas quitter Christine en la laissant bredouille, il parfait son éducation en vue de la marier à quelque honnête homme. Il lui fait voir la société de Venise, il la fait vêtir des plus belles étoffes et il engage quelqu'un pour lui apprendre à écrire. Casanova vérifie les progrès de sa belle : « pour m'en convaincre elle écrivit sous ma dictée en ma présence¹⁴² ». Il repère un candidat potentiel, un clerc de vingt-deux

¹⁴⁰ Casanova, 1993, I, p. 416.

¹⁴¹ Casanova, 1993, I, p. 416.

¹⁴² Casanova, 1993, I, p. 424.

ans, « très beau garçon qui avait des mœurs¹⁴³ », qui l'épouse dix jours plus tard. Casanova passe.

C'est sans doute dans le choix de ses domestiques que le jeu association/dissociation opère le plus ostensiblement. Casanova fait passer à chacun d'eux le fatidique test de la lettre. À Breslaw, par exemple, il rencontre une jeune femme qu'il décide de prendre pour bonne. Elle s'appelle Maton. La première chose dont Casanova s'enquiert, avant de l'engager, est de savoir si elle sait écrire : « Parlant très bien français, je lui ai demandé si elle l'écrivait aussi bien, et elle me fit voir une lettre écrite par elle qui me démontra qu'elle avait eu une bonne éducation¹⁴⁴. » C'est par la lettre que Casanova juge de l'éducation et du rang social. Fort des résultats qu'il obtient, il décide d'engager Maton. C'est qu'un domestique, habituellement, est issu d'une classe sociale plus basse que celui qui l'engage; avoir une bonne bien élevée signifie (par un procédé de distinction) que Casanova est d'une classe sociale d'autant plus haute qu'il peut se permettre de l'engager.

À l'inverse, il arrive à Casanova de prendre un domestique illettré. Il marque alors bien la différence entre leur statut, et du coup sa supériorité. Le plus souvent, il agit ainsi en cas de nécessité, lorsqu'il n'a pas le choix, pas d'argent, ou qu'il pense pouvoir tirer profit du

¹⁴³ Casanova, 1993, I, p. 424.

¹⁴⁴ Casanova, 1993, I, p. 487.

domestique en question. Dans le cas de Lambert, le domestique qu'il prend en Prusse, la distanciation est de mise :

Il parlait mal français, mais comme il était lorrain je ne m'étonnais pas; ce qui me surprit fut que non seulement il ne savait pas un seul mot de latin, mais qu'écrivant une lettre sous ma dictée, l'orthographe était manquée dans toutes les paroles. Me voyant rire, il ne parut pas honteux. Il me dit qu'il n'avait été à l'école que pour apprendre la géométrie et les mathématiques, étant bien aise que l'ennuyeuse grammaire n'ait rien de commun avec ces sciences. Mais ce garçon, docte dans l'analyse, était aussi très ignorant en toute autre connaissance. Il n'avait aucun usage du monde, et dans toutes ses manières et ses démarches, il ne différait en rien d'un vrai paysan¹⁴⁵.

Casanova s'accommode de ce « paysan » en prenant bien soin de signaler la distance entre eux deux (notamment par le rire de mépris), que le test de la lettre sous dictée a révélée. Selon lui, Laurent est le rustre-type, sans savoir-vivre, sans curiosité et sans goût.

Les domestiques de Casanova donnent de bons exemples de distanciation. S'il est un autre cas intéressant, c'est celui de Passano, domestique qui trahit Casanova, par l'envoi d'une lettre :

¹⁴⁵ Casanova, 1993, III, p. 364-365.

Ce fut le surlendemain que, lorsque nous allions dîner, la marquise me donna en souriant une longue lettre que le coquin Passano lui avait écrite en très mauvais français, mais qu'on pouvait cependant comprendre¹⁴⁶.

Ici, la lettre mal écrite est associée à une double trahison, car par cette lettre d'un traître est révélée la trahison que Casanova veut faire à la marquise d'Urfé. Le seul reproche que peut ouvertement faire Casanova à Passano est de mal écrire, comme si par là il pouvait instiller un doute quant à la nature des révélations de Passano, ou alors le confiner dans cette classe de subalternes dont on ne peut rien attendre, sauf la servitude. Passano brise le pacte, mais de toute manière la marquise « dit qu'elle n'y avait rien compris¹⁴⁷ ». Casanova congédie le traître :

Vous êtes, lui dis-je, un traître. Mme d'Urfé n'a pas lu la lettre, mais je l'ai lue. Or voici ce que vous avez à choisir sans réplique, car je suis pressé. Ou déterminez-vous à vous laisser porter d'abord à l'hôpital, car nous ne voulons pas ici des malades de votre espèce, ou déterminez-vous de partir dans une heure pour aller à Lyon sans jamais vous arrêter, car je ne vous donne que soixante heures qui doivent vous suffire pour faire soixante postes¹⁴⁸.

¹⁴⁶ Casanova, 1993, III, p. 43.

¹⁴⁷ Casanova, 1993, III, p. 44.

¹⁴⁸ Casanova, 1993, III, p. 44.

La description que Casanova fait de ses domestiques est toujours accompagnée d'une distance marquée par l'écriture. Cette distance signifie habituellement une incompréhension entre les deux mondes, une impossibilité de communication. Comme pour corroborer ce postulat, Casanova va jusqu'à inclure dans *Histoire de ma vie* une description d'une bonne qui le sert lors de la rédaction des Mémoires. Nous avons en effet droit, au début du chapitre IV du premier volume, à une digression sur « la bêtise d'une servante¹⁴⁹ », digression qui va dans le même sens que les précédentes remarques :

La mienne s'est servie de trois cahiers, qui contenaient en détail tout ce que je vais écrire dans celui-ci, pour des besoins qu'elle eut de papier dans le ménage. Elle me dit pour s'excuser, que les papiers étant usés et griffonnés, avec même des ratures, elle crut qu'ils étaient faits pour son service de préférence aux propres et blancs qui étaient sur ma table¹⁵⁰.

La distance entre les conditions est mise en lumière par le malentendu qui règne autour de l'écriture. Or c'est la lettre qui, comme symbole de l'écriture, sert pour l'ébauche de portraits de ce qu'il convient ici d'appeler les rustres.

¹⁴⁹ Casanova, 1993, I, p. 275.

¹⁵⁰ Casanova, 1993, I, p. 275.

Les hommes de lettres

On se doutera bien que si la présence de la lettre sert à Casanova à se distinguer d'une certaine condition sociale lorsqu'il fait le portrait de celle-ci, il peut tout aussi bien s'en servir pour montrer son association avec une autre. Quand il ébauche les portraits de ce que nous pouvons nommer les « hommes de lettres » (il ne s'agit pas seulement d'écrivains mais de gens aimant les lettres), un dénominateur commun revient à coup sûr : la correspondance. Le portrait-type de l'homme de lettres serait celui d'un individu¹⁵¹ possédant une bonne éducation et passionné de littérature. De plus, celui-ci aurait une curiosité inassouissable qui s'étendrait en dehors du domaine des lettres (par exemple vers la médecine, les langues ou la politique), ce qui le conduirait inévitablement à partager ses doutes et ses connaissances avec d'autres hommes de lettres, et ce par le biais de la correspondance.

Prenons d'abord l'exemple d'un homme de sciences. Au début de l'été 1760, Casanova passe par la Suisse et, muni d'une lettre de

¹⁵¹ Casanova incluait volontiers les femmes dans cette catégorie et *Histoire de ma vie* dépeint de nombreux moments où l'auteur s'entretient des Lettres avec la gent féminine. Nous ne traitons cependant pas de ces exemples dans notre analyse. Le genre masculin utilisé n'est donc pas exclusif.

recommandation de M. de Muralt, bourgeois de Berne, il rend visite au scientifique Haller :

J'ai vu un gros homme de six pieds, doué d'une belle physionomie qui, après avoir lu la lettre de M. de Muralt, me fit tous les honneurs de l'hospitalité, et m'ouvrit les trésors de ses sciences, répondant à mes questions avec précision, et surtout avec une modestie qui devait me paraître outrée, car dans le même temps qu'il m'instruisait, il voulait bien avoir l'air d'un écolier¹⁵².

Casanova est fasciné : pour lui, Haller représente, par sa pluridisciplinarité, l'exemple par excellence du grand homme. Il est physiologiste, médecin, anatomiste, chimiste, mais aussi botaniste, poète, latiniste et « bon politique ». Ils discutent un peu des nouvelles découvertes concernant le « microcosme », parlent de leurs connaissances communes, Morgani et Pontedera, qui furent les professeurs de Casanova à Padoue. Haller lui montre « une grande quantité¹⁵³ » de lettres de ces derniers : « il se plaignit avec douceur de Pontedera, dont les lettres étaient presque indéchiffrables, et outre cela, la latinité très obscure¹⁵⁴ ». Les deux hommes *s'entendent*, ils rivalisent en latin. À ce sujet, Haller avait d'ailleurs écrit au roi de Prusse :

¹⁵² Casanova, 1993, II, p. 383.

¹⁵³ Casanova, 1993, II, p. 383.

¹⁵⁴ Casanova, 1993, II, p. 383.

Un académicien de Berlin lui écrivait que le roi de Prusse, après avoir lu sa lettre, ne pensait plus à la suppression générale de la langue latine. « Un souverain, lui disait Haller dans sa lettre, qui réussirait à proscrire de la république littéraire la langue de Cicéron et d'Horace, élèverait un monument immortel à sa propre ignorance. Si les gens de lettres doivent avoir une langue commune pour s'entre-communiquer leurs lumières, la plus propre, entre les mortes, est certainement la latine »¹⁵⁵.

Qu'un homme « aux mœurs toujours très pures¹⁵⁶ » réussisse, par une habile démonstration épistolaire, à convaincre un souverain de la nécessité d'une langue aussi chère à Casanova (il faut lire à cet égard le chapitre de clôture de l'*Essai de critique sur les mœurs, sur les sciences et sur les arts*¹⁵⁷, où il prend parti pour la défense du latin), pour le bien de la « république littéraire » de surcroît, n'est pas sans plaire à Casanova.

Casanova avait rendu visite à Haller pour voir ce qu'il avait à dire de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, qui venait de paraître.

C'est, me dit-il, le plus mauvais de tous les romans, parce que c'est le plus éloquent. [...] Rousseau a cru que dans un roman il est permis de mentir. Votre Pétrarque n'a pas menti. J'ai ses ouvrages écrits en latin,

¹⁵⁵ Casanova, 1993, II, p. 383.

¹⁵⁶ Casanova, 1993, II, p. 383.

¹⁵⁷ Casanova, 2001, p. 97-99.

que personne ne lit plus à cause que sa latinité n'est pas belle, et on a tort¹⁵⁸.

Comme Casanova, Haller préfère Cicéron, Horace, Plutarque et Pindare. Séduit lui aussi par Casanova, il lui propose d'entretenir une correspondance :

Quand j'ai pris congé, il m'a prié de lui écrire mon jugement sur le grand Voltaire, et ce fut le commencement de notre correspondance épistolaire en français. J'ai vingt-deux lettres de cet homme, dont la dernière est datée de sa mort prématurée aussi. Plus je vieillis plus je regrette mes papiers. C'est le vrai trésor qui m'attache à la vie, et qui me fait haïr la mort¹⁵⁹.

Les liens intellectuels qui unissent les deux hommes se tisseront désormais par le biais de la correspondance. Ce qui est singulier ici, c'est ce rapprochement entre Haller et Casanova. Ce rapprochement est non seulement mis en évidence par la concordance des goûts des deux hommes, mais aussi par leur volonté de les partager par le biais de l'écriture épistolaire. Ainsi, à l'inverse de la fonction distinctive que peut avoir la lettre dans les portraits de domestiques, elle est ici associative.

¹⁵⁸ Casanova, 1993, II, p. 387.

¹⁵⁹ Casanova, 1993, II, p. 387.

En quittant Haller, Casanova passe par Fernay pour visiter « son maître » Voltaire. Les deux hommes ont des discussions littéraires, notamment à propos de l'Arioste, de Dante et d'autres poètes italiens. Dans le portrait que Casanova dresse de Voltaire, comme dans tous les portraits d'hommes de lettres qu'il esquisse, il est question de correspondance :

- Il ouvrit une porte, et j'ai vu une archive de presque cent gros paquets.
- C'est, me dit-il, ma correspondance. Vous voyez à peu près cinquante mille lettres auxquelles j'ai répondu.
- Avez-vous la copie de vos réponses ?
- D'une bonne partie. C'est l'affaire d'un valet que je ne paye que pour ça.
- Je connais des imprimeurs qui donneraient bien de l'argent pour devenir maître de ce trésor.
- Gardez-vous des imprimeurs quand vous donnerez au public quelque chose, si vous n'avez pas déjà commencé.
- Je commencerai quand je serai vieux¹⁶⁰.

Tout grand homme de lettres se doit d'entretenir une correspondance; c'est du moins ce que semble vouloir affirmer Casanova. Celle de Voltaire est impressionnante, tant par son ampleur que par la rigueur entourant son classement (personne en charge, copies); elle est le reflet

¹⁶⁰ Casanova, 1993, II, p. 412.

de son possesseur. Certes, Casanova lui attribue aussi une valeur monétaire, mais il la qualifie de « trésor ». Peut-être qu'à ce moment-là Casanova pense aussi à la sienne... Quand Voltaire lui conseille de se méfier des imprimeurs, c'est qu'il considère Casanova comme un « homme de lettres », un collègue qui un jour « donnera quelque chose au public ». Casanova, devant ces paquets de lettres, dit qu'il commencera quand il sera vieux, comme si la vision de cette correspondance lui donnait l'intuition que la sienne lui servirait un jour à écrire la grande fresque d'*Histoire de ma vie*.

L'année suivante, soit au mois d'octobre 1761, Casanova passe par Augsbourg : « J'allais passer mes soirées d'une manière très agréable chez le comte Max de Lamberg, qui demeurait avec le titre de grand-maréchal, à la cour du prince évêque¹⁶¹. » C'est une fois de plus le début d'une amitié littéraire, fondée sur les mêmes critères que les précédentes :

Ce qui m'attachait particulièrement au comte Lamberg, c'était son génie littéraire. Savant de première classe et surtout fort érudit, il a publié plusieurs ouvrages fort estimés. J'ai entretenu avec lui un commerce de lettres qui n'a cessé qu'à sa mort, arrivée par sa faute, il y a quatre ans, en 1792¹⁶².

¹⁶¹ Casanova, 1993, II, p. 719-720.

¹⁶² Casanova, 1993, II, p. 720.

Encore ici, ce qui rapproche les deux hommes, à part leurs intérêts communs, c'est l'échange de lettres.

De ces portraits que Casanova dresse, nous retiendrons deux choses : premièrement, que la lettre est le point central qui les caractérise tous et, deuxièmement, que la lettre fait plus que relier deux hommes (ou plus) dans un échange. En effet, en opérant une description de l'homme de lettres, Casanova s'identifie à eux et il marque son association avec leurs goûts littéraires. Les portraits d'hommes de lettres qu'il a connus lui donnent aussi l'occasion d'ébaucher son propre portrait en homme de lettres, puisqu'il reste lié à eux par les mêmes pratiques. Ainsi le lecteur peut se dire que « [p]arler de Casanova, c'est en effet parler d'un homme de "lettres", c'est-à-dire d'un intellectuel et d'un érudit, au moins autant que d'un aventurier¹⁶³ ».

Les monarques

Dans la catégorie des hommes de lettres, on retrouve quelques monarques, dont le fameux Frédéric II de Prusse. Casanova admire ces monarques mécènes qui ont quelque goût pour les arts et les lettres. Ils

¹⁶³ Luna, 1998, p. 34.

exercent un puissant pouvoir de séduction sur lui, si bien qu'il a toujours cherché à les rencontrer.

En 1764, par exemple, Casanova passe par Berlin pour visiter un ami écossais, Milord Maréchal Keith, qui vivait depuis quelque temps dans cette ville. Quand Casanova lui signale son intention de rencontrer le monarque et lui demande « pour cela sa protection¹⁶⁴ », il se fait conseiller « de lui écrire qu' [il] aspirait à l'honneur de lui parler¹⁶⁵ ». Casanova reste interloqué devant de telles manières :

- Moi, inconnu, écrire à un roi avec lequel je n'ai aucun rapport ! Je n'ai point d'idée d'une démarche pareille.
- Ne désirez-vous pas de lui parler ? Voilà le rapport. Votre lettre ne doit contenir que la déclaration de votre désir.
- Me répondra-t-il ?
- N'en doutez pas. Il répond à tout le monde. Il vous écrira où et à quelle heure il lui plaira de vous recevoir¹⁶⁶.

D'un côté, qu'un « inconnu » puisse écrire directement à un roi n'entre pas dans la conception que se fait Casanova de la souveraineté. Habitué à avoir à se munir de bonnes lettres de recommandation, à s'entourer d'hommes influents, il sait par expérience que les monarques sont des êtres difficilement approchables. Qu'il n'ait qu'à

¹⁶⁴ Casanova, 1993, III, p. 350.

¹⁶⁵ Casanova, 1993, III, p. 350.

¹⁶⁶ Casanova, 1993, III, p. 350.

lui signifier « la déclaration de son désir¹⁶⁷ » dans une courte lettre pour s'assurer non seulement d'une réponse, mais effectivement d'un entretien, le subjugué.

Je n'ai pas tardé un seul jour. Je lui ai écrit dans le style le plus simple, quoique très respectueux. Je lui ai demandé quand et où je pourrais me présenter à Sa Majesté, et je me suis signé Vénitien, datant ma lettre de l'auberge où je logeais. Le surlendemain, j'ai reçu une lettre écrite par la main d'un secrétaire, mais signée Frédéric. Il m'écrivait que le roi avait reçu ma lettre, et qu'il lui avait ordonné de me faire savoir que Sa Majesté se trouverait dans le jardin de Sans-Souci à quatre heures¹⁶⁸.

La capacité pour tout citoyen à communiquer directement avec le monarque est accentuée dans ce passage par l'importance accordée aux signatures. Le contenu de la lettre n'est mentionné qu'indirectement et furtivement, mais Casanova prend bien soin de souligner qu'il s'est « signé Vénitien¹⁶⁹ », alors qu'habituellement il évite de le faire, car il est alors trop souvent reconnu pour celui qui s'est échappé des Plombs. Quant à la signature du roi, Casanova signale ce petit détail que seuls ceux qui ont reçu des lettres non officielles du roi peuvent savoir : la suppression du premier « r » de son nom.

¹⁶⁷ Casanova, 1993, III, p. 350.

¹⁶⁸ Casanova, 1993, III, p. 350.

¹⁶⁹ Casanova, 1993, III, p. 350.

D'un autre côté, Casanova réfute l'affirmation de son ami en mentionnant qu'il a reçu « une lettre écrite par la main d'un secrétaire¹⁷⁰ ». Ce n'est pas le roi en personne qui répond, malgré que ce soit bien lui qui signe. C'est de cette manière que l'affirmation trop belle pour être vraie du maréchal est « corrigée », et cela replace le monarque dans la distance appropriée, celle exposée au chapitre V (« Les souverains ») de l'*Essai sur les mœurs, sur les sciences et sur les arts*¹⁷¹. Casanova a en effet toujours été fasciné par les monarques. Il leur voue un mélange de respect et de jalousie; ainsi, s'il tente toujours d'être dans leurs parages et de se faire apprécier d'eux, il croit fermement pouvoir mieux faire qu'eux ou du moins leur apprendre des choses.

Ce portrait du monarque allie donc autant la dissociation que l'association. Le respect dont est teintée la lettre qu'il lui adresse marque la différence de condition (dissociation) entre Casanova et le monarque, alors que le fait qu'il puisse lui écrire, obtenir une réponse et même le rencontrer témoigne de la possibilité de parvenir à une quelconque équivalence de rapports (association).

Dans le même registre, Casanova fait au chapitre X du volume 11 une longue description du roi des Deux-Siciles, Ferdinand IV, qu'il rencontra à Naples en 1770. Ce jeune monarque, alors âgé de dix-neuf

¹⁷⁰ Casanova, 1993, III, p. 350.

¹⁷¹ Casanova, 2001, p. 44-52

ans, « n'était ni lettré, ni érudit, ni transporté par aucune sorte de littérature, mais il était un excellent rationnaire [*sic*]¹⁷² ». Casanova veut dire, par cet italianisme, que le roi est doué d'une excellente faculté de réflexion, malgré — et c'est là un exemple de paradoxe casanovien — le fait qu'il n'ait aucune des qualités des hommes de lettres. Ce monarque mérite quand même, en quelque sorte, une petite attention. Pour illustrer ce propos et convaincre le lecteur, Casanova donne le début d'une lettre du souverain écrite à son père, roi d'Espagne :

Entre toutes les choses [...] que je ne comprends pas, quatre m'étonnent. La première est qu'on ne trouva pas le sou aux jésuites supprimés, et qu'on disait si riches. La seconde, que toutes les *Scrivani* de mon royaume sont riches, malgré qu'ils ne doivent par loi recevoir aucun salaire. La troisième que toutes les jeunes femmes qui ont un jeune mari deviennent une fois ou l'autre grosses, et que la mienne ne le devient jamais, et la quatrième que tout le monde meurt au bout de sa carrière, excepté Tanucci qui vivra je crois jusqu'à la fin des siècles¹⁷³.

On ne sait trop d'où Casanova tire cette lettre, car il ne donne pas ses sources. Il affirme par contre que le roi d'Espagne « faisait voir cette lettre à l'Escorial et à tous les ministres qui l'entouraient pour les

¹⁷² Casanova, 1993, III, p. 831.

¹⁷³ Casanova, 1993, III, p. 833.

convaincre que son fils, roi de Naples, avait de l'esprit, et [qu']il avait raison¹⁷⁴ ». Si Casanova retranscrit cette lettre dans *Histoire de ma vie*, c'est pour montrer qu'« un homme qui écrit ainsi sans art a de l'esprit¹⁷⁵ ». Or l'esprit est la qualité suprême que Casanova désire retrouver chez un monarque. C'est dire que, nonobstant l'absence des autres qualités qu'il apprécie, Casanova aspire quand même à cette association. Ce passage est symptomatique de son ambivalence envers les souverains. Il leur voue du respect en supposant qu'ils possèdent certaines qualités et, devant l'absence d'une qualité comme l'art, par exemple, il justifie sa dévotion par la découverte d'une autre qualité. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il s'efforce d'écrire aux monarques dans un style « le plus simple, quoique très respectueux¹⁷⁶ ».

Manifestement, la lettre sert à l'ébauche de portraits dans *Histoire de ma vie*. Comme l'ampleur de ce travail est limitée, il a été convenu d'examiner ceux qui sont les plus significatifs quant au rôle ou à l'usage de la lettre. Lorsque Casanova décrit ses intimes, la lettre opère des distinctions importantes quant au degré de rapprochement possible. Ainsi, ses plus fidèles domestiques doivent savoir écrire, et c'est un test consistant en la dictée d'une lettre qui sera révélateur à cet égard. C'est aussi la lettre qui dévoilera l'impossibilité d'un mariage. À partir des

¹⁷⁴ Casanova, 1993, III, p. 833.

¹⁷⁵ Casanova, 1993, III, p. 833.

¹⁷⁶ Casanova, 1993, III, p. 833.

personnages regroupés sous le titre d'hommes de lettres, il a été possible de déceler dans la lettre un dénominateur commun, en particulier par la récurrence de la nécessité de la correspondance. Enfin, les quelques exemples de monarques ont révélé la conception que se faisait Casanova des souverains, eux aussi sommés d'écrire.

En définitive, cela revient à dire que l'ébauche de portraits poursuit l'édification d'un autoportrait. C'est ce que le jeu constant de forces d'association et de dissociation a révélé. Casanova marque grâce à la lettre qu'il n'appartient pas ou ne veut pas s'associer à certains groupes. À l'inverse, il souligne son désir d'être considéré comme un homme de lettres par les correspondances qu'il dit entretenir avec ces hommes de lettres dont il dresse les portraits. Le cas des monarques est en revanche beaucoup plus ambigu, car il allie à la fois ce désir de rapprochement et une prise de distance.

III.3 Casanova et la lettre de son temps

On a déjà fait remarquer la précision dite « chirurgicale » d'*Histoire de ma vie*. L'œuvre de celui que l'on a comparé à Saint-Simon¹⁷⁷ a plus d'une fois servi de documentation de base pour des recherches dans tous les domaines, justement à cause de cette minutie dans les descriptions. Nous avons donc droit aujourd'hui à des livres de cuisine qui nous offrent les recettes des mets exposés dans les *Mémoires*¹⁷⁸. Des revues spécialisées se sont inspirées du même texte pour présenter des articles allant de la danse à la musique, en passant par la métallurgie¹⁷⁹. On s'est même servi des trucs de Casanova pour éditer une histoire de la contraception et on est allé jusqu'à trouver d'étonnantes techniques médicales qui font dire à certains que Casanova était en avance sur son temps dans ce domaine¹⁸⁰. Ses opinions sur les finances d'État ont tout autant fait couler d'encre¹⁸¹.

Histoire de ma vie est en effet une manne d'informations en ce qui concerne le XVIII^e siècle. Nous avons noté l'importance quantitative du dispositif postal dans les *Mémoires*, ainsi que la manière dont il est inscrit dans le quotidien de l'auteur. L'œuvre maîtresse de Casanova

¹⁷⁷ Voir le titre de la préface de Francis Lacassin pour *Histoire de ma vie*, « Casanova ou le Saint-Simon des gens qui ne roulent pas en carrosse ».

¹⁷⁸ Toesca, 2003.

¹⁷⁹ Netti, 1945. Cucuel, 1913. Hunt, 1962.

¹⁸⁰ Himes, 1936. Rolleston, 1917.

¹⁸¹ Meucci, 1932.

paraît par conséquent un terrain d'investigation approprié pour ce qui est de l'usage de la lettre au Siècle des lumières.

Nous croyons qu'il est possible de relever dans les Mémoires des occurrences de lettres représentant bien le statut de la forme épistolaire au moment où Casanova vivait et écrivait. Il y a d'abord une forme de lettre à rattacher plus particulièrement à Casanova, de par la nature nomade de l'écrivain : la lettre de recommandation, forme quasiment disparue aujourd'hui dans cette acception. Nous verrons que cette forme est le nœud du voyage, qu'elle l'appelle et le justifie. Nous verrons aussi que le voyage est lié de façon particulière aux postes, qui alors étaient bien différentes de nos bureaux de poste. Ce qui ressortira ensuite sera l'ambiguïté de la frontière entre domaine public et domaine intime en ce qui concerne la lettre au XVIII^e siècle. À l'aide de quelques exemples déjà abordés (dans un contexte différent), mais aussi avec celui du dernier texte de Casanova, qui est d'ailleurs une lettre, nous verrons que, même si une lettre n'est officiellement destinée qu'à un seul adlocataire¹⁸², il arrive qu'elle soit, officieusement, destinée à devenir publique. Cette frontière flexible appelle inmanquablement un schéma triangulaire (destinateur, adlocataire, destinataire, mais il y a d'autres structures) de la

¹⁸² D'après un néologisme de Bernard Bray. L'adlocataire est la personne à qui l'on destine une lettre; son nom figurera « en tête de la lettre, parfois dans le corps, en un ou en plusieurs endroits, souvent à la fin de la lettre, ou à l'intérieur de la formule de politesse ». On parle aussi de « formule adlocutive initiale, intermédiaire ou finale » (Bray, 1996, p. 36-37).

correspondance — et nous verrons qu'elle peut même le dépasser —, particulièrement bien illustré dans l'épisode des religieuses de Murano. Il permet de soulever le paradoxe du développement de la communauté épistolaire alors même que le secret des lettres devrait primer au plus haut point.

Le mouvement

C'est en 1755 que commence le long exil de Casanova. Après la fuite spectaculaire des Plombs, il est hors de question pour lui de mettre le pied dans les États de la République de Venise, sous peine de mort. Le voyage du *settecento*¹⁸³ s'amorce alors; il parcourra l'Europe pendant vingt-deux ans avant de pouvoir rentrer dans sa patrie. Il sera de toutes les cours, visitera les grands intellectuels du temps, changera de cercles selon son gré, bref, toutes les portes s'ouvriront pour lui. Quel est donc le passe-partout qui lui permet de visiter chaque pièce ? La clé qui lui permet de s'introduire où bon lui semble n'est nulle autre que ce que l'on pourrait qualifier d'ancêtre des cartes de visite ou des lettres de référence : la lettre de recommandation.

Le principe de la lettre de recommandation est de demander à une tierce personne, connue des deux autres en jeu, de présenter par

¹⁸³ Terme emprunté à Helmut Watzlawick, dans Casanova, 1993, I, p. XV. Ce terme italien désigne tout artiste du XVIII^e siècle (littéralement : des années 1700).

une lettre le porteur de celle-ci, cela en des termes favorables, bien entendu. Elle est adressée à la personne à rencontrer et son porteur n'a habituellement pas accès à son contenu. Elle peut être lue en sa présence et elle sert de présentation. Celui qui l'a écrite invite habituellement le récepteur à considérer le porteur comme un ami, à l'introduire dans son cercle et à lui offrir l'hospitalité. L'hôte s'engage aussi à répondre aux questions de l'invité et à l'aider du mieux qu'il peut en faisant jouer ses propres influences. Il y a là par conséquent la possibilité de créer des chaînes de ces lettres, entraînant du coup le tissage d'un réseau de connaissances à travers, du moins dans le cas de Casanova, toute l'Europe.

L'établissement de ces réseaux est naturel dans la mesure où la connaissance mutuelle (du rédacteur et de l'adlocataire) est un préalable à la rédaction d'une lettre de recommandation. On peut par exemple imaginer que, pour rencontrer un poète, on demandera une lettre à un collègue qui fait aussi partie du cercle des littéraires. C'est ce que fait Casanova lorsqu'il arrive à Vienne pour la première fois, à l'âge de vingt-huit ans. Il n'a qu'une chose en tête : aller rencontrer « l'illustre abbé Metastasio », poète de la cour de Vienne. Pour ce faire, il s'est préalablement muni d'une lettre de recommandation d'un autre poète, Migliavacca de Dresde, sans laquelle il n'aurait jamais pu rencontrer le poète qui composa les vers qui parsèment *Histoire de ma vie* :

Je la lui ai présentée [la lettre de recommandation] le surlendemain, et dans une heure d'entretien je l'ai trouvé encore plus grand que ses ouvrages ne l'annoncent pour ce qui regarde l'érudition, et une modestie, que dans le commencement je n'ai pas crue naturelle; mais je me suis vite, vite aperçu qu'elle était véritable lorsqu'elle disparaissait d'abord qu'il récitait quelque chose du sien, et qu'il en faisait observer les beautés lui-même¹⁸⁴.

De ce genre de lettres dans les *Mémoires*, quelques-unes seulement sont recopiées. La plupart sont mentionnées sans que leur contenu soit révélé, si bien qu'il est évident que l'auteur fait usage de ces lettres non pour un autoportrait, mais comme prétexte à la description du voyage et des rencontres. On aurait pu croire que cette technique de présentation par une tierce personne participerait au projet autobiographique de Casanova; or les simples mentions ne livrent rien, du moins directement, de la description qui est faite de lui dans ces lettres. Que tirer d'autre d'une phrase telle : « après lui avoir fait passer ma lettre je fus introduit dans une chambre au rez-de-chaussée meublée à la française...¹⁸⁵ » que l'évidence du protocole en cours à l'époque, ce qui témoigne encore une fois de la volonté de vraisemblance de l'auteur ? La lettre de recommandation, ici, est

¹⁸⁴ Casanova, 1993, I, p. 639.

¹⁸⁵ Casanova, 1993, I, p. 281.

prétexte à prouver que Casanova connaît les règles du jeu, mais elle est aussi, on va le voir, présentée comme un prétexte au voyage.

Nous sommes en 1745, il a tout juste vingt ans et c'est son premier périple hors de l'Italie. Obligé de quitter Rome, la seule chose qui lui était venue en tête fut de demander au cardinal Acquaviva « dans la désolation de [s]on âme une lettre de recommandation à Constantinople¹⁸⁶ » sans plus de raison, selon ses dires, que celle de ne savoir où aller. La lettre commanderait et justifierait du même geste le mouvement :

J'ai vu un seigneur âgé, habillé tout à fait à la française, se lever et me demander d'un air riant ce qu'il pouvait faire à Constantinople pour un recommandé par un cardinal de l'Église qu'il ne pouvait plus appeler sa mère. Pour toute réponse je lui ai conté l'histoire qui me fit demander au cardinal dans la désolation de mon âme une lettre de recommandation à Constantinople, que, l'ayant reçue, je me suis cru superstitieusement obligé de la lui porter. De sorte que, me répartit-il, sans cette lettre vous n'auriez jamais pensé à venir ici, où absolument vous n'avez aucun besoin de moi¹⁸⁷.

Casanova affirme par deux fois — auprès du seigneur de Constantinople et auprès du lecteur des Mémoires — qu'il n'aurait

¹⁸⁶ Casanova, 1993, I, p. 282.

¹⁸⁷ Casanova, 1993, I, p. 282.

jamais pensé à se rendre à Constantinople sans cette lettre. C'est elle qui commanderait le voyage. Dans ce cas, la lettre ne joue pas exactement le rôle qui lui est habituellement attribué : elle n'est pas rédigée parce que Casanova a besoin de la protection de celui à qui elle est adressée, non plus parce que Casanova désirait vraiment se rendre au détroit du Bosphore. Il n'empêche qu'il s'y rend réellement et de plus il va y solliciter la protection du comte de Bonneval, qu'il obtient.

Dans la majorité des cas, en revanche, la lettre de recommandation est prélude au voyage volontaire. Elle fait partie intégrante des préparatifs et elle peut même s'avérer être une de ses conditions *sine qua non* :

J'ai dit à Milord que je pensais à aller en Russie; et j'ai commencé tout de bon à faire mes dispositions pour ce voyage. Le baron Trieden m'en augmenta le courage, me promettant de me recommander à la duchesse de Courlande, sa sœur, et j'ai d'abord écrit à M. de Bragadin de me procurer une recommandation à un banquier de Pétersbourg qui me payerait chaque mois la somme qui me serait nécessaire pour y vivre à mon aise¹⁸⁸.

Les lettres de recommandation sont une garantie, un gage de ce que le voyageur ne se retrouvera pas sans recours dans une ville inconnue.

¹⁸⁸ Casanova, 1993, III, p. 363.

Casanova se prépare souvent sur tous les plans, financier, mondain, amical et diplomatique :

J'ai porté à leurs adresses toutes les lettres que j'avais reçues à Pétersbourg du grand veneur, du prince Repnin, de mon banquier Papanelopulo et du frère de Melissino. Le lendemain matin, j'ai reçu les visites de tous ceux auxquels j'avais été adressé. Ils m'invitèrent tous avec ma fille d'âme. J'ai accepté le dîner du premier venu qui était M. Dimidow, et j'ai promis aux autres d'y aller tous les jours suivants à tour de bâton¹⁸⁹.

Pareilles remarques sur les lettres de recommandation, qui peuvent à première vue sembler anecdotiques, sont finalement une mine de renseignements sur l'art de voyager au XVIII^e siècle. Si leur contenu n'est guère essentiel (on n'a presque jamais accès au texte même), elles ont par contre un effet sur le déroulement du récit. Une lettre de recommandation appelle un lieu, une personne, une histoire. De plus, le fait de noter méticuleusement leur usage contribue à accréditer la vraisemblance de l'œuvre.

¹⁸⁹ Casanova, 1993, III, p. 412.

Comme une lettre à la poste

Casanova, peut-être parce qu'il a passé sa vie à voyager, décrit précisément ses déplacements. Il donne même le seul récit jamais conservé de transport de voyageurs par bateau sur l'Isère, entre Grenoble et Avignon¹⁹⁰. Lorsqu'il est en France, il voyage par les postes, sortes d'étapes ponctuant les routes les plus achalandées. Marie-Claire Grassi les décrit ainsi :

Les relais, ou maisons de poste qui jalonnaient les grandes routes de France, étaient espacés de sept lieues environs, soit vingt-huit kilomètres; ils comportaient écuries pour les chevaux et hôtellerie pour les voyageurs. Ils étaient tenus par des maîtres de poste qui achetaient leur charge au roi et devaient fournir des chevaux pour le courrier de la poste aux lettres¹⁹¹.

Casanova donne des descriptions précises de ces postes. On apprend entre autres qu'un particulier peut louer des chevaux et se faire atteler une voiture :

Tandis que les trois filles aidaient Le-duc à faire mes malles, le concierge [le maître de poste] entre avec la carte. Je suis content, il l'est

¹⁹⁰ Casanova, 1993, II, p. 491.

¹⁹¹ Grassi, 1998, p. 9-10.

aussi, je lui ordonne à dîner pour quatre, voulant avoir le plaisir de dîner dans ce dernier jour avec ses filles, et des chevaux de poste à l'entrée de la nuit. Le-duc lui dit d'ordonner aussi un cheval de selle pour lui n'étant pas fait pour monter derrière la voiture¹⁹².

Les postes sont pratiques à plus d'un égard. Elles accordent au voyageur la possibilité de se ravitailler sans avoir à entrer dans une ville, elles permettent de faciliter le voyage par l'ajout d'un cheval ou l'échange d'une voiture. Il ne faut pas oublier pour autant que leur principale fonction est de faire circuler le courrier. Casanova montre bien cette interdépendance des deux aspects des postes, à savoir voyager et faire voyager le courrier :

Je ne me suis arrêté à Chambéry que pour changer de chevaux, et je suis arrivé à Grenoble où, ayant l'intention de m'arrêter huit jours, et me voyant mal logé, je n'ai pas fait délier mes malles. J'ai trouvé à la poste toutes les lettres que j'attendais entre lesquelles une de Mme d'Urfé qui en contenait une autre adressée à un officier lorrain, nommé baron de Valenglar. Elle me disait qu'il était savant, et qu'il me présenterait à toutes les bonnes maisons de la ville¹⁹³.

Ce passage montre à quel point les postes participent au voyage. Casanova trouve à Grenoble une lettre de la marquise qui contient une

¹⁹² Casanova, 1993, II, p. 491.

¹⁹³ Casanova, 1993, II, p. 469.

lettre de recommandation qui lui ouvrira les portes de la ville. Les postes agissent à la manière d'un agent liant : elles assurent la circulation des voyageurs dans un réseau afin de faciliter leur périple sur le plan matériel (en ce qui concerne le transport, l'hébergement et le ravitaillement) en plus de leur donner la possibilité de maintenir ou d'entreprendre une correspondance avec des gens qui peuvent leur être utiles (par les lettres ou les lettres de recommandation).

Il n'est pas étonnant que Casanova ait décrit en détail le fonctionnement des postes et le phénomène des lettres de recommandation. Nous avons déjà fait remarquer que Casanova a beaucoup voyagé; en fait, il était toujours en mouvement. Il s'avère que ses périples font partie intégrante de sa vie et que la description des milieux qu'il traverse participe à l'ébauche du portrait épistolaire de son temps.

De la frontière entre domaine intime et domaine public

L'exemple de la lettre de recommandation démontre bien que « la lettre est au XVIII^e siècle le lieu de croisements de diverses pratiques publiques et privées¹⁹⁴ ». Telle lettre de recommandation, on vient de le voir, qui appartient au « domaine des échanges culturels

¹⁹⁴ Melançon, 1996, p. 218.

personnels¹⁹⁵ », mais qui a néanmoins une fonction sociale (donc publique), est insérée dans une lettre privée que la marquise d'Urfé envoie à Casanova. Par ce genre d'insertion, l'auteur révèle l'état particulier de la lettre au temps des Lumières. Comme l'a souligné Benoît Melançon,

La lettre est alors aussi souvent publique que privée, quand elle n'est pas les deux à la fois. Il n'est d'ailleurs pas interdit de penser que le XVIII^e siècle représente à cet égard une étape importante de l'évolution de la lettre, celle-ci devenant de plus en plus privée (après avoir été longtemps publique), mais sans l'être complètement. Autour de la lettre se déploie toute une société de destinataires et de destinataires, de lecteurs voulus ou clandestins, de personnes à recommander, d'intermédiaires¹⁹⁶.

Nous avons déjà évoqué le caractère public que peuvent prendre certaines lettres dans *Histoire de ma vie* (voir « Du style »). Le placet¹⁹⁷, dont nous avons fait mention, que Casanova envoie à l'impératrice d'Autriche est lu par plusieurs personnes de l'entourage de celle-ci, on en fait des copies, on le lit en public; aussi pouvons-nous affirmer que

¹⁹⁵ Melançon, 1996, p. 218.

¹⁹⁶ Melançon, 1996, p. 218-219.

¹⁹⁷ Casanova, 1993, III, p. 512-513.

« cet échange [comme tant d'autres] est emblématique de la circulation publique du texte épistolaire au XVIII^e siècle¹⁹⁸ ».

Il y a aussi des occurrences de lettres qui ont un seul destinataire officiel, mais plusieurs officieux, dans les Mémoires. À un moment, on somme Casanova de faire jouer ses influences auprès du ministre des finances français, le duc de Choiseul, afin d'obtenir la grâce du cousin (« M. ») d'un ami. Casanova obtempère :

J'ai passé une grande partie de la nuit à écrire une lettre qui devait premièrement persuader la duchesse de Gramont, puis le duc son père [il est en fait son frère]; et j'ai écrit à Mme d'Urfé que le bonheur de l'ordre des Rose-Croix dépendait de la grâce que le Roi accorderait à l'officier qui à cause de ce duel avait dû sortir du royaume. J'ai porté le lendemain matin à l'ambassadeur la lettre qui devait aller sous les yeux du duc. Il la trouva excellente, et il me dit d'aller la faire voir à M. que j'ai trouvé en bonnet de nuit. Plein de reconnaissance à l'intérêt que j'avais pris pour son affaire, il me fit les plus grands remerciements. [...] Je suis donc retourné à mon auberge où j'ai cacheté et envoyé à la poste mes lettres¹⁹⁹.

On voit dans ce passage le réseau établi par les lettres que Casanova se charge d'écrire. Il destine une lettre à la sœur du ministre, grande amie de la marquise d'Urfé, à qui il ne manquera pas d'envoyer une lettre

¹⁹⁸ Melançon, 1996, p. 220.

¹⁹⁹ Casanova, 1993, II, p. 319.

pour la prévenir de l'affaire, pour qu'elle fasse jouer ses influences auprès de son frère, qui, lui, devra faire de même auprès du roi. Avant que la lettre ne soit cachetée et envoyée, une multitude de personnes la lisent et l'approuvent. On voit par là que « la correspondance est [...] le lieu nodal de tout un ensemble d'échanges, de passages, de commerces²⁰⁰ » entre plusieurs personnes, même si la lettre dont il est question n'est officiellement destinée qu'à un seul destinataire — à un seul adlocataire.

Il y a dans les Mémoires une variété impressionnante de pratiques épistolaires. Outre celles que nous venons de mentionner, il y a aussi des occurrences, comme chez Diderot, d'envois, « à des destinataires différents, de commentaires identiques, de la même lettre ou d'une lettre quasi identique : une seule lettre, plusieurs adresses²⁰¹ ». Il n'y a qu'à penser à l'épisode des lettres de la quarantaine (voir ci-dessus « Un homme d'importance »), où la même lettre est envoyée à huit destinataires. Pour les envois avec des variantes, nous avons déjà donné l'exemple de l'épisode où Casanova est emprisonné à Madrid et réussit à obtenir réparation grâce aux quatre billets qu'il écrit à des ministres influents. Il retranscrit un de ces billets et indique ce qu'il a écrit aux trois autres destinataires; nous sommes ainsi en mesure de constater les légères variantes d'un billet à l'autre, motivées certainement par la personnalité de chacun des destinataires.

²⁰⁰ Melançon, 1996, p. 227.

²⁰¹ Melançon, 1996, p. 231.

L'usage ambivalent de la lettre au XVIII^e siècle, entre privé et public, n'est pas seulement à l'œuvre dans *Histoire de ma vie*. À la fin de sa vie, Casanova entretient une correspondance avec la jeune fille d'un de ses amis, Cécile de Roggendorf. Pour répondre à la curiosité de sa correspondante au sujet de ses travaux en cours, il rédige en novembre 1797 ce qui sera son dernier texte, le *Précis de ma vie*²⁰². Roggendorf sait que Casanova est en train d'écrire l'histoire de sa vie et elle réclame un avant-goût, une sorte de résumé. C'est en effet ce qu'il fait. Il est intéressant de remarquer que ce court précis, ultime écrit de Casanova, est une lettre. Cela rejoint les affirmations faites plus tôt au sujet de la lettre et de la source de l'œuvre. Au-delà de cela, nous voulons souligner que beaucoup de gens étaient au courant que Casanova rédigeait ses Mémoires; on peut supposer que nombre d'entre eux désiraient aussi lire les prémises de ce qui allait devenir son œuvre maîtresse. Nous croyons que Casanova était au courant de la situation, qu'il devait déjà avoir été sollicité à ce sujet et qu'il savait qu'en envoyant cette lettre à Roggendorf il y avait de fortes chances que cette dernière en dissémine des copies ou en fasse une lecture publique. Ce qui accrédite ces affirmations est la dernière phrase du *Précis* : « C'est le

²⁰² Casanova, 1998, p. 93-97.

seul précis de ma vie que j'ai écrit, et je permets qu'on en fasse tel usage qu'on voudra²⁰³. » Casanova en accorde l'apparente exclusivité à son adlocataire, mais aussi le privilège d'en faire l'usage qui lui plaît, ce qui veut probablement dire le faire lire par d'autres ou d'en faire une lecture publique. Pourquoi prendrait-il le temps de faire cette remarque s'il ne savait pas précisément que cette lettre privée avait le potentiel de devenir publique ?

De la triangularité de la lettre

Si les exemples donnés précédemment montrent bien en quoi la lettre n'est pas tout à fait privée au moment où vit Casanova, d'autres épisodes des Mémoires viennent renforcer la démonstration en introduisant explicitement une tierce personne dans la correspondance. Pour des raisons telles que le désir de passer incognito, des difficultés matérielles (pas de chevaux, pas de gondole, etc.) ou alors l'impossibilité physique de rencontrer le destinataire pour lui remettre la lettre (si l'élue est au couvent, par exemple), le destinataire doit souvent faire appel à un aide discret pour atteindre son but. En outre, « l'état de la poste étant ce qu'il est au XVIIIe siècle, la correspondance

²⁰³ Casanova, 1998, p. 97.

nécessite souvent des intermédiaires²⁰⁴ ». Comme le relève Benoît Melançon,

Leur [les intermédiaires] présence et leur rôle sont des sujets constamment rencontrés dans les lettres. Les intermédiaires, qui restent souvent anonymes ou que l'on n'arrive pas à identifier avec précision, transmettent les lettres quand la poste est trop lente ou trop coûteuse, ils sont discrets quand le secret est souhaitable, ils assurent concrètement le lien entre les absents²⁰⁵.

La situation est la même chez Diderot et chez Casanova.

Les volumes trois et quatre de l'*Histoire de ma vie* mettent en scène l'une des plus extraordinaires histoires d'amour jamais racontées. En 1753, Casanova fait la rencontre d'une jeune femme nommée C.C. Il veut l'épouser, mais la famille de la belle refuse et l'envoie vite au couvent de Santa Maria della Salute, à Murano, sur une île au nord de Venise. Alors que Casanova n'a aucune nouvelle de sa maîtresse depuis quelques jours, son valet lui annonce une femme qui « entre avec son panier, et une lettre à la main²⁰⁶ ». Casanova se précipite sur la lettre et lit :

²⁰⁴ Melançon, 1996, p. 239.

²⁰⁵ Melançon, 1996, p. 239.

²⁰⁶ Casanova, 1993, I, p. 687.

Avant de t'écrire au long, je dois m'assurer de cette femme. Je suis en pension dans ce couvent [...]. La supérieure a ordre de ne me laisser voir de personne, et de ne me permettre aucun commerce épistolaire avec qui que ce soit; mais je suis déjà sûre de pouvoir t'écrire malgré sa défense. [...] Réponds-moi peu de mots, jusqu'à ce que nous soyons sûrs de la porteuse. De Muran, ce 12 juin²⁰⁷.

Ainsi va s'installer un commerce épistolaire qui dépendra entièrement de la porteuse : de sa fiabilité, de sa discrétion et de sa fidélité. Les renseignements n'en restent pas à cette simple mention dans la lettre de C.C. Avant de répondre, Casanova s'enquiert lui-même de Laure :

J'ai demandé à cette femme si elle savait lire.

— Ah ! Monsieur. Si je ne savais lire, je serais à plaindre. Nous sommes sept femmes destinées au service des saintes religieuses des XXX de Muran. Chacune de nous vient à son tour à Venise dans son jour de la semaine : le mien est le mercredi. Ainsi aujourd'hui en huit je pourrai revenir pour vous porter la réponse de la lettre que, si vous voulez, vous pouvez écrire actuellement²⁰⁸.

Le monologue explicatif de Laure se prolonge sur une page complète. Casanova a décidé de le retranscrire dans le but de lever le voile sur

²⁰⁷ Casanova, 1993, I, p. 687.

²⁰⁸ Casanova, 1993, I, p. 687.

tous les secrets qui entourent cet épisode. Il opère en quelque sorte une démystification du secret :

C'est ainsi que cette femme que je n'avais pas dessein d'interroger, voulut m'en épargner la peine, me disant tout ce que je pouvais avoir envie de savoir, au seul dessein de m'engager à me servir uniquement d'elle dans cette intrigue. On peut voir dans ce bavardage même, qu'il est difficile d'oublier, une éloquence sublime qui persuade, et insinue beaucoup de confiance²⁰⁹.

Laure gagnera la confiance des deux amants et fera circuler plus d'une quarantaine de lettres entre eux. Elle ne pourra par contre se targuer d'avoir le monopole de cette correspondance interdite, car d'autres passeurs entreront en jeu.

À un certain moment, une autre religieuse et amie de C.C., M.M., devient une tierce personne dans le commerce épistolaire. Elle est la maîtresse de C.C., qui la partagera avec Casanova. Entre aussi en scène une autre porteuse qui, bien que de façon beaucoup moins notable que Laure, passera quelques lettres de M.M. à Casanova, ou inversement. Dans des descriptions très méthodiques de ses journées, Casanova présente avec minutie ses intrigues : « Après avoir donné ma lettre à Laure, je suis allé au casin, où la concierge me remit une lettre

²⁰⁹ Casanova, 1993, I, p. 688.

de M.M. qui parlait ainsi [...]»²¹⁰ ». La concierge s'en mêle quelquefois, quand ce n'est pas un *furlan*, un de ces passeurs qui, à Venise, « sont si sûrs et fidèles que les Savoyards l'étaient à Paris il y a dix ans²¹¹ ». Dans ce cas encore, la transaction et le passage de la mission sont rapportés comme s'ils faisaient partie de l'échange en tant que tel :

Je suis sorti, et appelant à part un *furlan*, qui sous le masque ne pouvait pas me connaître, je lui ai donné ma lettre qui contenait les deux autres, et je lui ai donné quarante sous pour qu'il la porte d'abord à Muran à son adresse, lui en promettant encore quarante, quand il retournerait pour me rendre compte qu'il s'était acquitté de sa commission. L'instruction que je lui ai donnée fut qu'il devait consigner le paquet à la tourière, puis partir sans attendre aucune réponse, quand même la tourière lui dirait d'attendre²¹².

La communauté secrète que nécessite ce commerce épistolaire s'agrandit au fur et à mesure que progresse l'historiette. Une tourière s'y retrouve mêlée, ainsi que l'amant en titre de M.M., le cardinal de Bernis, alors ambassadeur de France à Venise. Du coup, la complexité de la correspondance et le rythme des lettres s'accroissent, certaines lettres étant transmises par inclusion dans une autre lettre, *via* une porteuse qui vogue d'une île à l'autre avec l'aide d'un gondolier fiable.

²¹⁰ Casanova, 1993, I, p. 790.

²¹¹ Casanova, 1993, I, p. 725.

²¹² Casanova, 1993, I, p. 725.

C'est incontestablement l'épisode le plus riche en lettres de toute l'*Histoire de ma vie*. On peut toutefois se demander s'il est encore possible, en pareil cas, de parler de secret...

Il arrive souvent qu'une lettre transmise par le porteur ou la porteuse en contienne une autre; c'est ce que nous nommerons les lettres incluses. La lettre qui contient l'autre peut alors, en quelque sorte, faire office de porteuse, bien que Laure ou quelque autre passeur soit quand même nécessaire à la tâche. Il est nécessaire de noter que ce sont toujours les lettres de C.C. et de M.M., les deux maîtresses de Casanova, elles-mêmes captives du même couvent, qui voyagent ensemble. L'alliance amoureuse des deux femmes est symbolisée par l'alliance des deux lettres, et le triomphe de l'amour peut être représenté par leur acheminement. Les deux femmes vouent un amour comparable à Casanova :

Le lendemain Laure me trouva sur mon séant, et promettant santé. Je l'ai prié de le dire de bouche à C.C. lui remettant la lettre que je lui avais écrite, et elle partit après m'avoir donné une lettre de C.C. qui ne demandait pas de réponse. Cette lettre en contenait une de M.M. : l'une et l'autre ne contenaient que des craintes et des alarmes, et des expressions d'amour désespérées au sujet de ma santé²¹³.

²¹³ Casanova, 1993, I, p. 784.

Nous avons affaire à un épisode où le secret est de mise : les deux maîtresses de Casanova sont dans un couvent et sont supposées n'avoir de contact avec personne; l'amant en titre de M.M. (qui est d'ailleurs au courant de toute l'histoire et y participe) est nul autre que l'ambassadeur de France à Venise et il ne peut en aucun cas se compromettre dans une histoire aussi hors du commun; Casanova a d'influents protecteurs, membres du conseil des Dix, qui pourraient aussi perdre leur tête si leur protégé s'embourbait dans un scandale. Il n'est dès lors pas étonnant de constater l'importance du dispositif postal déployé pour soutenir toute cette affaire. Les ramifications humaines sont considérables, les moyens pour entretenir le commerce épistolaire dépassent l'ordinaire et le rythme de lettres est soutenu. L'épisode entier repose sur des lettres : réponses, envois, transmission par Laure, lecture, écriture puis réponse, et ainsi de suite. Paradoxalement, le secret entraîne à la lettre; ce qui doit être gardé dans l'intimité appelle au développement d'une communauté épistolaire. C'est là la leçon principale à tirer de cet épisode.

Que retenir de ces exemples ? Les représentations du système postal au XVIII^e siècle rappellent que ce dernier ne permettait pas seulement au courrier de voyager, mais aussi aux hommes, en empruntant le même réseau. Nous avons également vu comment

Casanova décrivait le réseau de contacts, grâce aux lettres de recommandation, qui lui permet de voyager. Les descriptions, dans les Mémoires, des préparatifs au voyage montrent bien l'importance de la lettre dans les déplacements, ce qui est intéressant du fait que la lettre est supposée suppléer à la distance.

Nous retiendrons de plus que la lettre n'avait pas encore à l'époque le caractère privé qu'elle peut avoir aujourd'hui. Plusieurs exemples de variations épistolaires (la même lettre pour quatre personnes; une lettre privée ayant la possibilité de devenir publique; un placet devenant public; etc.) apparaissent dans *Histoire de ma vie* et permettent de comprendre l'usage de la lettre à la fin des Lumières.

Nous avons aussi vu que, par un étrange retournement des choses, ce qui relève de l'intimité, ce qui doit être gardé dans les sphères les plus secrètes commande une structure triangulaire de la correspondance. En fait, nous avons souligné avec l'épisode des religieuses de Murano qu'une communauté entière peut se déployer autour d'un commerce épistolaire; qu'à la suite de la première tierce personne peuvent se rajouter d'autres joueurs qui participent à des degrés divers à l'échange; et que la lettre peut même devenir le support d'une autre.

Tous ces exemples nous donnent un portrait de l'usage de la lettre au XVIII^e siècle. Casanova en fait un usage pratique et intime quoique possiblement public (n'est-ce pas effectivement le cas lorsqu'il

décide de retranscrire des lettres dans *Histoire de ma vie* ?), secret mais dépendant d'une communauté indissociable de sa condition de voyageur.

Conclusion

C'est en 1769 que Casanova rencontre pour la première fois le marquis d'Argens, à Aix-en-Provence. Les deux hommes de lettres s'entendent à merveille, discutent pendant des heures de littérature et de la « vie particulière du roi de Prusse²¹⁴ ». Le marquis fait un cadeau de marque à son invité; il lui fait présent de « tous ses ouvrages²¹⁵ ». Casanova, ravi, demande s'il peut se vanter de posséder l'intégrale de ses œuvres. Lorsqu'il se fait répondre par l'affirmative, mais avec l'exception de « l'histoire d'un morceau de sa vie²¹⁶ », il ne peut s'empêcher de demander à d'Argens la raison de cette exclusion. Ce dernier lui explique alors pourquoi il regrette d'avoir écrit ce texte :

Parce qu'avec la fureur de vouloir écrire la vérité, je me suis donné un ridicule ineffaçable. S'il vous vient cette envie, rejetez-la comme une tentation; car je peux vous assurer que vous vous repentirez, car en caractère d'honnête homme vous ne pouvez écrire que la vérité, et en fidèle écrivain vous êtes obligé non seulement à ne passer rien sous silence de tout ce qui peut vous être arrivé, mais aussi à ne pas vous épargner dans toutes les fautes que vous avez commises, et en bon philosophe à donner du relief à toutes les bonnes actions que vous avez faites. [...] On prendra pour argent comptant toutes vos confessions, et on ne vous croira pas, lorsque vous direz des vérités à votre avantage. [...] Mon ami, croyez-moi, s'il n'est pas permis à

²¹⁴ Casanova, 1993, III, p. 722.

²¹⁵ Casanova, 1993, III, p. 722.

²¹⁶ Casanova, 1993, III, p. 722.

l'homme de parler de lui-même, il lui sera encore moins permis d'écrire. [...] Croyez-moi : ne vous mettez jamais à écrire votre vie²¹⁷.

Manifestement, Casanova n'a pas été convaincu par le discours de son ami, puisque ses Mémoires nous sont parvenus. On pourrait cependant affirmer qu'il en a retenu des leçons, notamment au sujet de la vérité.

Comme nous l'avons souligné au premier chapitre, la notion de vérité, ou plutôt celle de vraisemblance, joua un rôle essentiel dans le développement de la littérature au XVIIIe siècle. Elle permit le passage des Mémoires historiques vers l'autobiographie et est aussi pour beaucoup dans la naissance du roman épistolaire. La lettre devenait en littérature une figure emblématique de cette crédibilité tant recherchée par les écrivains de l'époque. De là découle aussi son incorporation dans d'autres genres littéraires, comme le récit ou les Mémoires.

Quand Casanova décide d'écrire *Histoire de ma vie*, il sait que son texte risque d'être reçu avec le scepticisme dont témoigne d'Argens; aussi s'assure-t-il de paraître le plus crédible possible en faisant preuve d'une extrême méticulosité dans les détails de ses descriptions. Sa stratégie minutieuse participe d'une volonté de *vraisemblance* (bien qu'il s'en tienne au terme de *vérité*) qui viendrait contrecarrer toute objection à ses dires. Comme nous l'avons montré au deuxième chapitre, le

²¹⁷ Casanova, 1993, III, p. 722-723.

foisonnement de lettres disséminées à travers les Mémoires est une des tactiques de cette stratégie.

Nous avons vu dans ce même chapitre que Casanova stipule maintes fois que les lettres retranscrites, traduites ou mentionnées dans les Mémoires sont des copies des originales qu'il jure avoir auprès de lui. Il place ces lettres à la genèse d'*Histoire de ma vie*, à côté d'autres documents (comme les capitulaires et les textes autobiographiques précédant *Histoire de ma vie*), au sujet desquels il se fait plus discret. Cette tactique, déjà présente chez Rousseau (quoique différemment), permet l'apparition d'un genre nouveau qui naîtrait avec les deux auteurs : l'autobiographie. Maintenant, tout un chacun pourrait écrire le récit de sa vie, pour autant que tout y soit dit. Les lettres, par leur étrange statut (entre privé et public), viendraient corroborer ce qui est raconté — du moins tente-t-on de nous le faire croire.

D'après les analyses que nous avons effectuées au troisième chapitre, il nous est permis de convenir que Casanova se sert de quelque cinq cent dix-neuf lettres pour l'édification d'autoportraits et de portraits. Par la nature du texte même (il s'agit d'une autobiographie), il est naturel de penser qu'en premier lieu, c'est un autoportrait que Casanova esquisse. Plus précisément, c'est en homme de lettres qu'il tente de se décrire par le biais de la lettre, car, selon lui, il faut d'abord être un homme de lettres pour être écrivain. Nous avons vu à ce sujet, dans la première partie du troisième chapitre,

comment il tente de démontrer, selon son système, que l'éducation (les lettres) est indispensable à la pratique épistolaire, comment cette pratique est inscrite dans son quotidien et comment elle fait de lui un être singulier. Jusqu'à un certain point, la lettre transpose les valeurs personnelles de Casanova, notamment celles de liberté et d'honneur, les deux plus chères et estimables à son avis. Enfin, la lettre est le média par excellence où Casanova peut faire preuve de son style; la lettre est la forme où il peut faire voir à tous et partout qu'il porte en lui les germes d'un écrivain.

Nous avons aussi vu, dans la deuxième partie du même chapitre, que la lettre lui sert à faire le portrait des personnes qu'il a côtoyées. Bien évidemment, un portrait inséré dans une autobiographie revient à prolonger, par ricochet, l'autoportrait. Dans cet ordre d'idées, nous avons démontré que lorsqu'il fait le portrait de ce que nous avons nommé les « rustres », c'est pour s'en dissocier; et que, dans un mouvement contraire, il tente de s'associer à des « hommes de lettres » et à des « monarques », quoique de manière plus ambiguë dans ce dernier cas.

Les Mémoires couvrent les années qui s'étendent de la naissance de Casanova (1723) jusqu'à celle de son retour à Venise (1774). Ces années, Casanova les a passées à cavalier à la grandeur de l'Europe, si bien que ce n'est pas sans raison que nous pouvons lier l'auteur à la figure de la lettre, elle qui évoque inmanquablement les notions de

distance et de mouvement. Dans la dernière partie du troisième chapitre, nous avons mis en relief une forme particulière de la lettre, la lettre de recommandation, en rappelant qu'elle est d'autant plus associée à Casanova qu'elle est indispensable au voyage. Elle permet de tisser une communauté sur un vaste territoire, communauté à laquelle Casanova aspire à participer, car elle est liée à cette Europe des Lumières à laquelle il veut contribuer. On a aussi indiqué l'ambiguïté de la frontière entre domaine intime et domaine public de la lettre, et les effets que peuvent produire ceux qui savent en jouer. De cette mutation saisie en pleine action, on aura tiré dans *Histoire de ma vie* l'exemple le plus approprié pour illustrer l'effervescence de l'épistolarité au XVIII^e siècle, l'épisode de C.C et M.M. Nous avons, grâce à cet exemple, mis en lumière la triangularité du commerce épistolaire, tout en exposant ses variantes. Bref, nous avons démontré que Casanova faisait aussi, à partir de la lettre, le portrait de l'écriture épistolaire de son temps.

Casanova souhaitait plus que tout être reconnu en tant qu'écrivain. C'est en commettant la « sottise²¹⁸ » d'écrire l'histoire de sa vie, et ce malgré les conseils du marquis d'Argens, qu'il y parviendra. Par le truchement de la lettre, l'« honnête homme²¹⁹ » disciple de la

²¹⁸ Casanova, 1993, III, p. 723.

²¹⁹ Casanova, 1993, III, p. 722.

vérité est devenu le « fidèle écrivain²²⁰ », le « bon philosophe²²¹ » qui ne passe rien sous silence.

En terminant, nous aimerions souligner qu'une édition d'ensemble de la correspondance de Casanova reste à entreprendre. Regrouper ses lettres et en élaborer une édition critique nous semblent être un projet plus que recevable, voire nécessaire, aux études littéraires consacrées au XVIII^e siècle. Le récent transfert des documents retrouvés au château de Dux aux archives nationales de Prague rend la tâche d'autant plus souhaitable et faisable que le catalogage a été effectué dans les règles. Un tel projet pose néanmoins quelques problèmes. Le premier est que la correspondance de Casanova n'est pas exclusivement en langue française, ce qui peut laisser supposer des objections quant à son appartenance à la littérature française. De plus, il faudrait envisager la traduction de certaines lettres, et de là des problèmes éditoriaux quant à la possibilité d'une édition bilingue (c'est-à-dire du texte original, qu'il soit en italien, en vénitien ou en latin, et de sa version française). C'est pourtant sur cet horizon de sens — les lettres réellement échangées par Casanova — que se découperait le mieux le rôle de celles qu'il a incorporées à son œuvre maîtresse.

²²⁰ Casanova, 1993, III, p. 722.

²²¹ Casanova, 1993, III, p. 722.

Bibliographie

Corpus casanovien

- Casanova, Jacques, *Aus den Memoiren des Venetianers Jacob Casanova de Seingalt, oder sein Leben, wie er es zu Dux in Böhmen neiderschrieb*, adaptation allemande de Wilhem von Schütz d'après le manuscrit original, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1822-1828, 12 vol.
- Casanova, Jacques, *Mémoires du Vénitien J. Casanova de Seingalt extraits des manuscrits originaux publiés en Allemagne par G. de Schütz*, Paris, Tournachon-Molin, 1825-1829.
- Casanova, Jacques, *Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même*, Leipzig, F. A. Brockhaus; Paris, Ponthieu et Comp., volumes 1 et 2 : 1826 et volumes 3 et 4 : 1827. Volumes 5 à 8 : Paris, Heidelhoff et Campé, 1832. Volumes 9 à 12 : Bruxelles, sans nom, 1838. Rééditions : Paris, Garnier frères, après 1880.
- Casanova, Jacques, *Histoire de ma vie*, édition intégrale, Wiesbaden, F. A. Brockhaus; Paris, Librairie Plon, 1960-1962, 12 tomes en 6 vol.
- Casanova, Jacques, *Histoire de ma vie*, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 1993, 3 tomes.
- Casanova, Jacques, *Le Duel*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1998.
- Casanova, Jacques, *Histoire de ma fuite des prisons de Venise*, Paris, Éditions Allia, collection « Bibliotheca casanovianna », 1999.
- Casanova, Jacques, *Essai de critique sur les mœurs, sur les sciences et sur les arts*, Pau, Publications de l'Université de Pau, collection « Documents casanoviens », 2001.

- Maynial, Édouard (traduction française partielle), *Lettres de femmes à Jacques Casanova*, Paris, Louis Michaud, 1912.
- Pollio, Joseph et Raoul Vèze (éd.), « Correspondance inédite de J. Casanova », dans *Pages casanoviennes*, tomes III à VIII, Paris, Jean Fort, 1925-1926.

Corpus critique

- Altman, Janet Gurkin, *Epistolarity. Approaches to a form*, Columbus, Ohio State University Press, 1982.
- Bernis, *Mémoires du cardinal de Bernis*, Paris, Mercure de France, collection « Le Temps retrouvé », 1986 (1980).
- Chamayou, Anne, *L'Esprit de la lettre*, Paris, Presses universitaires de France, collection « Perspectives littéraires », 1999.
- Childs, J. Rives, puis Francis Mars (éd.), *Casanova Gleanings*, 1958-1980.
- Condé, Michel, *La Genèse sociale de l'individualisme romantique. Esquisse historique de l'évolution du roman en France du dix-huitième au dix-neuvième siècle*, Tübingen, Niemeyer, collection « Mimesis », 7, 1989.
- Cucuel, Georges, « La musique et les musiciens dans les Mémoires de Casanova », *Revue du XVIII^e siècle*, 1913.
- Da Ponte, Lorenzo, *Mémoires de Lorenzo Da Ponte, librettiste de Mozart*, Paris, Mercure de France, collection « Le Temps retrouvé », 1988 (1980).
- Didier, Béatrice (éd.), *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, Presses universitaires de France, 1994.

- Grassi, Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, 1998.
- Gugitz, Gustav (éd.), *Casanova und Graf Lamberg*, Vienne, Otten, 1935.
- Himes, Norman, *Edwin Medical History of Contraception*, Baltimore, The Williams and Wilkins Company, 1936.
- Howland, John W., *The Letter Form and the French Enlightenment. The Epistolary Paradox*, New York, Peter Lang, collection « American University Studies. Series II. Romance Languages and Literatures », 126, 1991.
- Hunt, L. B., « Casanova and the Metallurgy of Platinum », *Platinum Metals Review*, VI, janvier 1962, p. 28-30.
- Lallemand, Marie-Gabrielle, *La Lettre dans le récit : étude de l'œuvre de Mlle de Scudéry*, Tübingen, Narr, 2000.
- Lecarme, Jacques et Éliane Lecarme-Tabone, « Autobiographies et mémoires », dans *L'Autobiographie*, Paris, Armand Colin, 1999 (1997), p. 47-53.
- Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Points », 1996 (1975).
- Luna, Marie-Françoise, *Casanova mémorialiste*, Paris, Honoré Champion, 1998.
- May, Georges, « La littérature épistolaire date-t-elle du dix-huitième siècle? », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 56, 1967, p. 832-844.
- Melançon, Benoît, « Le malentendu épistolaire. Note sur le statut de la lettre dans *les Confessions* », *Littérales*, Université Paris X-Nanterre, 17, 1995, p. 77-89.

- Melançon, Benoît, *Diderot épistolier : contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, Saint-Laurent, Fides, 1996.
- Meucci, Carlo, *Casanova finanziere*, Milan-Vérone, Mondadori, 1932.
- Nettl, Paul, « Casanova and the Dance », *Dance*, 1945.
- Rolleston, John D., *Medical Interest of Casanova's Memoirs*, Londres, Bale and Danielson, 1917.
- Sollers, Philippe, *Casanova l'admirable*, Paris, Plon, 1998.
- Thomas, Chantal, *Casanova, un voyage libertin*, Paris, Denoël, collection « L'infini », 1985.
- Toesca, Catherine *et al.*, *Casanova, un Vénitien gourmand*, Paris, Éditions du Chêne, 2003.
- Watzlawick, Helmut, « Biographie d'un manuscrit » (1987), dans Jacques Casanova, *Histoire de ma vie*, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 1993, p. XV-XXVIII.
- Watzlawick, Helmut et Furio Luccicenti, *L'Intermédiaire des casanovistes*, depuis 1984.



Handwritten text at the bottom right corner, possibly a signature or date.